

Journal plein
d'humour et
de bonnes descriptions

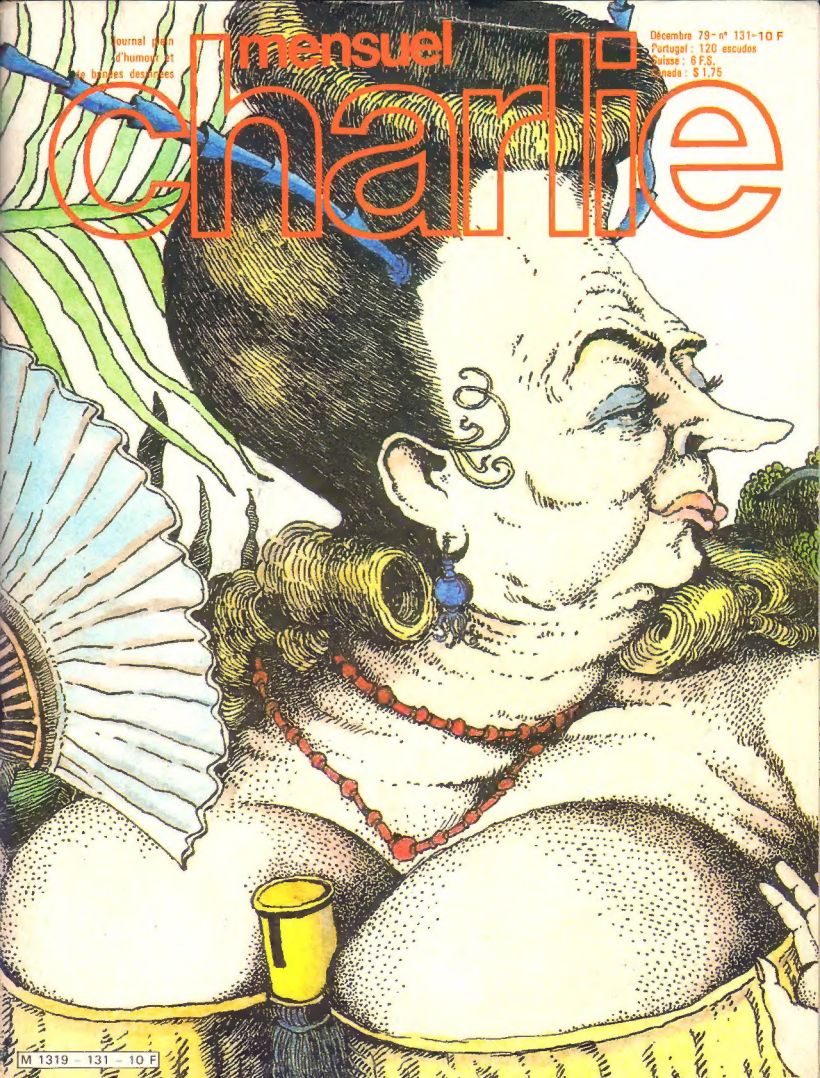
mensuel charlie

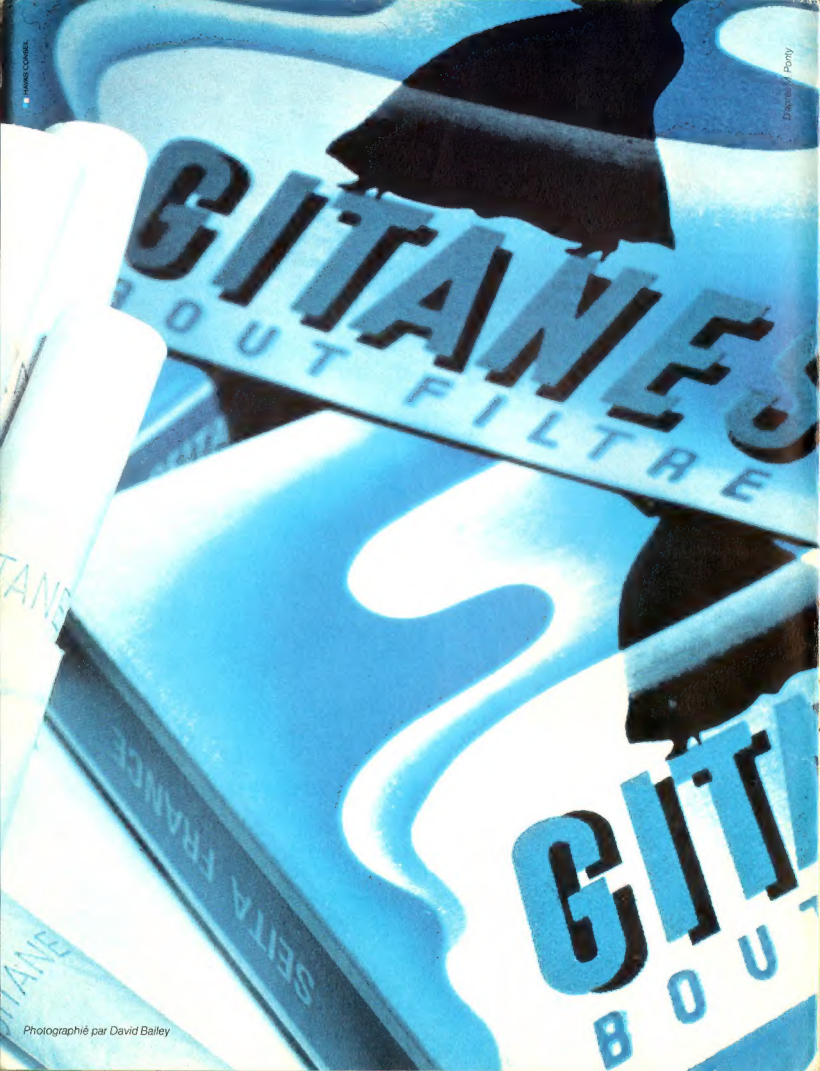
Décembre 79 - n° 131 - 10 F

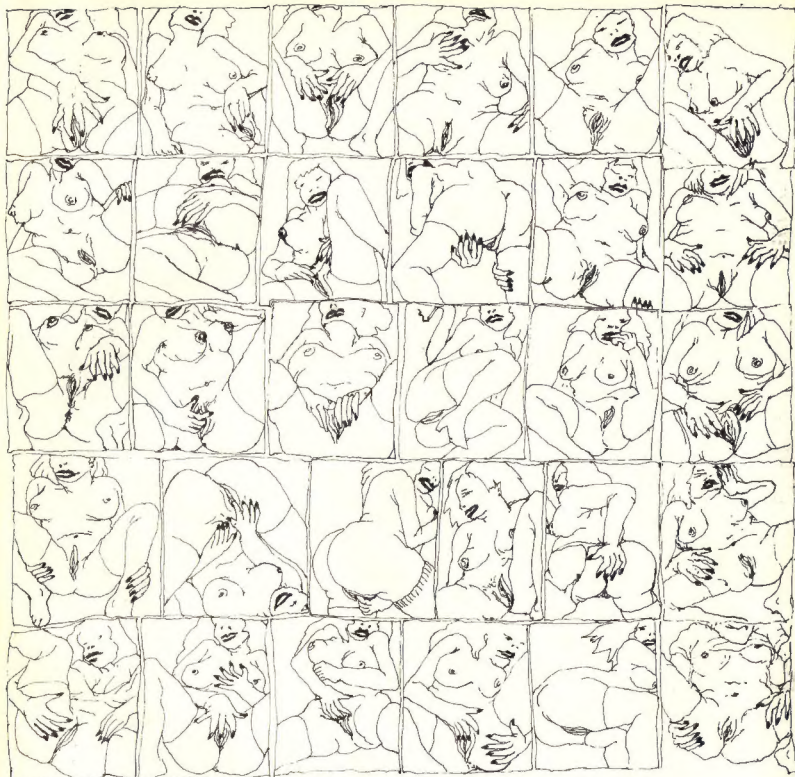
Portugal : 120 escudos

Suisse : 6 F.S.

Canada : \$ 1,75





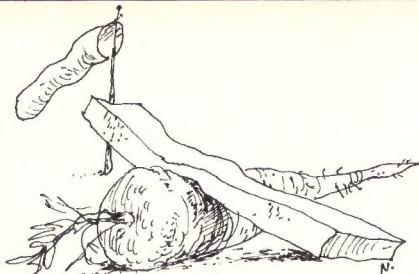


3 FARCE EN AFRIQUE
14 POLARS
17 CAMILLE LE GAMÉ
19 PEANUTS
22 CONTES DE CHARLIE
24 Hugot
30 Pérez
33 FREAKS BROTHERS

38 MADIE FEE DU LOGIS
40 DICO S-F
41 ABONNEMENTS
43 Bertrand
59 COLLECTION FASTUEUSE
61 DOMMAGES DE GUERRE
63 ANDY CAPP
66 CARNETS FRANÇAIS

68 Schlingo
69 PETITES CHOSES SUCREES
70 ECRIT A LA MAIN
71 FOSDYKE SAGA
74 FERMEZ VOS GUEULES
77 WHAT'S UP DOC ?
79 BUCK RYAN
98 PETITS MIQUETS





C'est un numéro de « Charlie mensuel » comme j'en ai jamais vu.

Il y a d'abord l'histoire d'Edoardo di Muro, « Farce en Afrique ». Je lui ai demandé de nous raconter sa vie avant qu'il ne reparte en Afrique convoier sur des pistes secrètes des camions bourrés de révolution. Son dessin est naïvement habile, mais il est vrai. Il a vu la savane, les fauves, les Noirs, les connards des safaris et les mouches sur les charognes.

Connaissez-vous les origines de la petite culotte ? Une nouvelle rubrique indispensable, par Madrie, qui les connaît comme sa poche.

Bertrand nous a donné quinze pages en couleurs qu'il faut regarder à la loupe si l'on veut apprécier tous les détails. Ne les lisez pas trop vite, elles méritent qu'on les déguste. Je plains ceux qui sont incapables d'apprécier les détails, ce sont forcément des malheureux.

Michel Pérez, le meilleur critique de cinéma français selon la critique, et que « Charlie mensuel » s'honore d'avoir eu comme collaborateur bien avant que le Tout-Paris se l'arrache, nous a porté un papier sur Brigitte Bardot et Tino Rossi. Pérez adore les « has been ». Merci, Michel. Tu es ici chez toi.

Les « Freaks Brothers », par Gilbert Shelton et Dave Sheridan. L'underground, est déjà rétro, c'est pour ça qu'on le publie. Ces pages sont tirées d'un album vaichement marquant, bien traduit (pour une fois !), édité par le « Dernier Terrain Vague ». Je vous recommande la dernière histoire, intitulée « Retour à la terre », c'est un petit chef-d'œuvre.

Buck Ryan, toujours aussi phallo, vulgaire et brutal. Toujours dessiné avec la même efficacité, le même soin du détail et le même respect du public. J'aime que ceux qui ont plus de

métier que de talent ne se prennent pas pour des génies. Leur but est de nous faire passer un bon moment. Croyez-moi, ce n'est pas si facile.

Une main gantée a déposé la rubrique du chroniqueur fou de « Polars » dans la boîte à lettres. Cet homme en sait trop, j'ai peur pour lui.

« Charlie mensuel » n'est pas le seul mensuel de bandes dessinées, ce n'est pas le plus riche, ce n'est pas le mieux imprimé, mais c'est le moins con.

W.

HISTOIRE D'EDOARDO

C'est une belle journée d'automne. Je suis sur la montagne. Il y a la neige. Je vois quelqu'un qui marche à travers. Ils sont trois, ils suivent la trace du sanglier. Je pars vers eux. Je les arrête et je les déclare en faute.

Un d'entre eux, c'est le directeur de la chasse de la zone. Moi, je suis garde-chasse et lui, c'est mon chef. Il me dit que c'est pas la peine de l'emmerder puisque c'est grâce à lui que je gagne mon pain.

C'est interdit de chasser le sanglier sur la neige, mais moi je dois continuer à manger du pain.

La semaine d'après, le directeur de la chasse me dit que quel qu'un a tué un sanglier sur la neige et moi je n'étais pas là. La vallée est longue, une trentaine de kilomètres, sur une largeur moyenne de cinq ou six kilomètres. C'est bien possible.

Peu de temps après, je suis transféré dans une autre zone, chez un autre directeur. Tout ça, ça me plaît pas.

Ma fiancée est de la Sardaigne, ses parents veulent que je la marie vite ; ça aussi, ça me plaît pas.

Il n'y a plus grand-chose qui me plaît, ici.

J'achète un billet d'avion Rome-

Abidjan avec les sous que j'ai, et après les vaccins je m'envole.

A Abidjan, il y a un camarade qui était manœuvre avec moi en France. Me voilà sur un chantier, mais plus comme manœuvre ; j'ai une équipe d'ouvriers qui en savent beaucoup plus que moi en maçonnerie.

A la fin du mois l'entrepreneur nous dit de rester calmes puisque il peut pas payer tout de suite. Quant il nous paye, en retard, ce n'est jamais complètement. Après trois mois que dure cette histoire, je suis fatigué, l'entrepreneur ne me plaît plus ; on prend le bus tous ensemble et on va au bureau réclamer ce qu'il nous doit. Dix minutes après, l'entrepreneur a les yeux beurrés et moi, avec plusieurs ouvriers, nous avons perdu le travail.

Un des ouvriers me dit de partir avec lui, qui rentre à son village en Haute-Volta. Un an après, j'ai une femme, une carabine, je chasse et la viande ne manque jamais dans mon village en Haute-Volta.

Un jour, j'ai envie de revoir ma maman et je pars pour l'Italie. Je retourne en France aussi, revoir mes camarades, c'est là que je connais Harwina, une fille zouloue qui travaille là-haut depuis dix ans.

On décide de retourner en Afrique ensemble. Nous voilà à Dakar, je me débrouille comme je peux, et enfin je décide de faire des dessins, de raconter avec les dessins des histoires basées sur mon expérience en Afrique.

J'ai toujours dessiné pour m'amuser depuis que j'étais petit, mais maintenant je veux dire des choses avec les images.

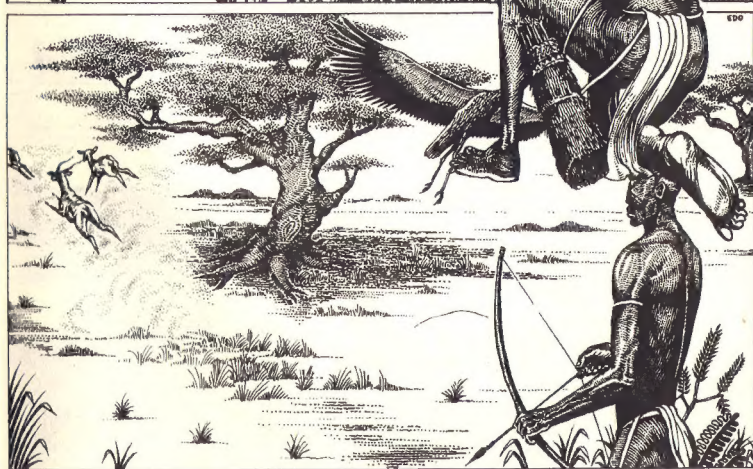
Pas pour m'amuser, mais pour parler.

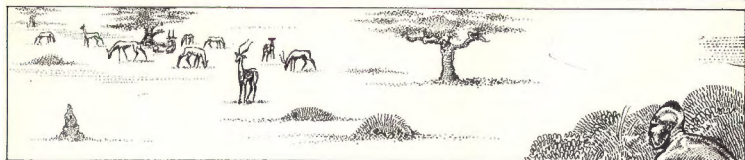
Edoardo di Muro

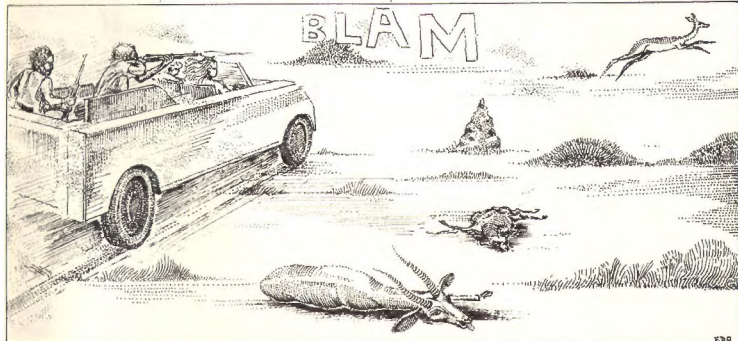
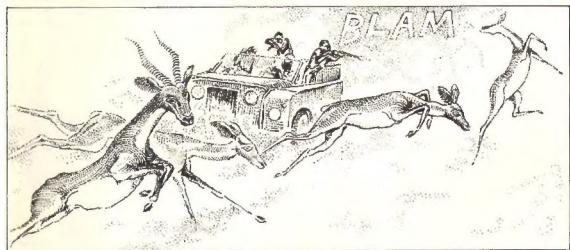
Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tuffeuvre : Covanna
 Rédacteur en chef : Wolinski
 Bras droit : Blandine Jeanyou
 Correctrice : Michelle Colibert
 Espion : Willem
 Editions du Square
 S.a.r.l. capital de 250 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes,
 75008 Paris. Téléphone : 329 74 50.
 Abonnement 12 numéros : 96 F.
 Etranger : 114 F.
 Changement d'adresse : joindre 2,50 F
 en timbres.
 Abonnements : 375 96 60
 C.C.P. 16 458 77 C Paris.
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1979.
 Imprimerie : I.G.E.
 photocomposition : Presses Maubert
 Distribution : M.P.P.
 Printed in Italy.
 Commission paritaire n° 47 209.
 Publiée : Régie Publiart
 Sylviane Soucar, 27 rue Garnier
 92200 Neuilly sur Seine. Tél.
 747 11 65
 Gestion budgétaire et financière
 Thierry Soucar

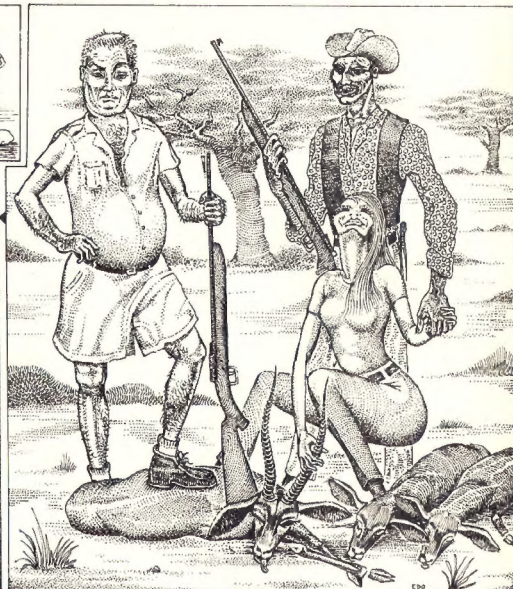
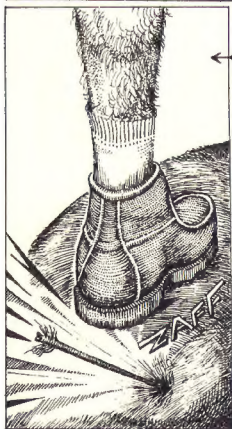
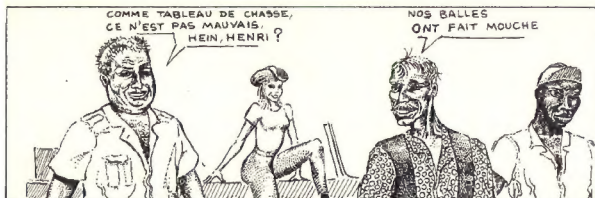


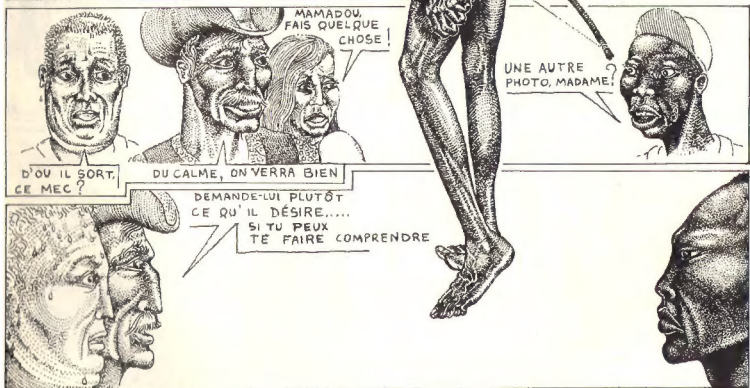
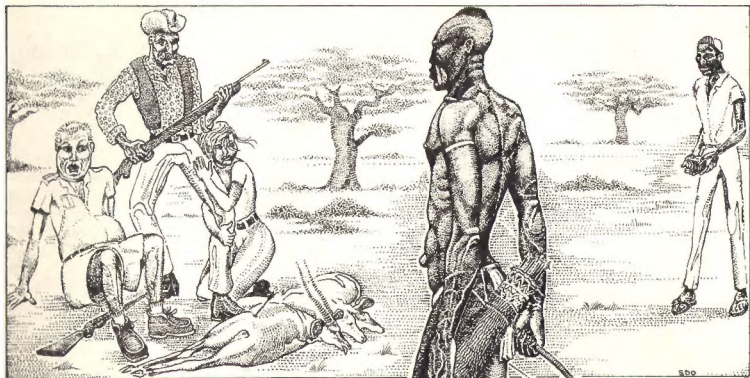
Farce en Afrique

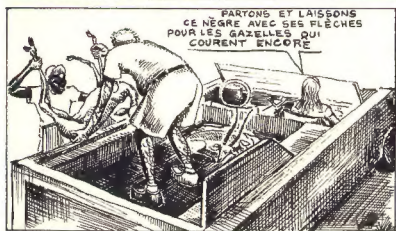
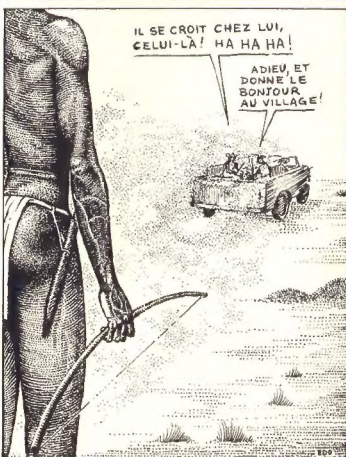
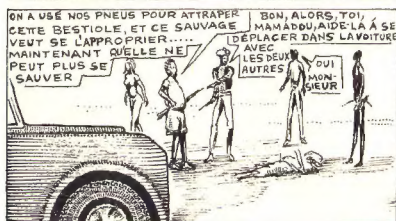












CE PHÉNOMÈNE M'A DONNÉ
DE SACRÉES ÉMOTIONS. J'AI CRU
QUE C'EST À NOUS QU'IL VOULAIT
S'EN PRENDRE. CROIS-TU QUE SES
FLÈCHES ÉTAIENT EMPOISONNÉES,
HENRI ?

EMPOISONNÉES OU PAS, JUSQU'À PREUVE
DU CONTRAIRE, LES BALLES SONT
PLUS RAPIDES QUE
LES FLÈCHES....
MAMADOU, COMMENT
SE FAIT-IL QUE TU
PARLES
SA LANGUE ?

MAIS TU NE RESSEMBLES
PAS BEAUCOUP À CE
SAUVAGE. ET TON PÈRE,
COMMENT ÉTAIT-IL ?

MON PÈRE
ÉTAIT DE CETTE
TRIBU, PATRON

IL EST CHANGÉ QUAND IL EST REVENU DE L'EUROPE
APRÈS LA GUERRE..... IL A PRÉFÉRÉ S'INSTALLER
DANS LA CAPITALE CAR IL N'AIMAIT PLUS
CHASSER AVEC LES FLÈCHES..... IL AVAIT
CONNU LES BALLES.

TU VOIS ?
UN PEU DE
CIVILISATION,
ÇA NE FAIT DE MAL
À PERSONNE

EDD

MAMADOU, TU ES SÛR DU CHEMIN ?
VOILÀ PRESQUE UNE HEURE QU'ON ROULE
ET ON NE VOIT PAS DE PISTE

JE VOUS AI DIT, PATRON, QUE
JE NE CONNAIS PAS LA RÉGION

IL A RAISON, C'EST
TOI QUI AS INSISTÉ
POUR VENIR ICI
LE PROBLÈME,
C'EST QU'ON
N'A PAS
D'ESSENCE
EN RÉSERVE

TOURNE
À DROITE

MERDE !
JE NE COMPRENS
PLUS RIEN !

ON DIRAIT QU'ON EST
DÉJÀ PASSÉ PAR LÀ

PAR LÀ

PAR ICI

TOURNE
À GAUCHE

À DROITE

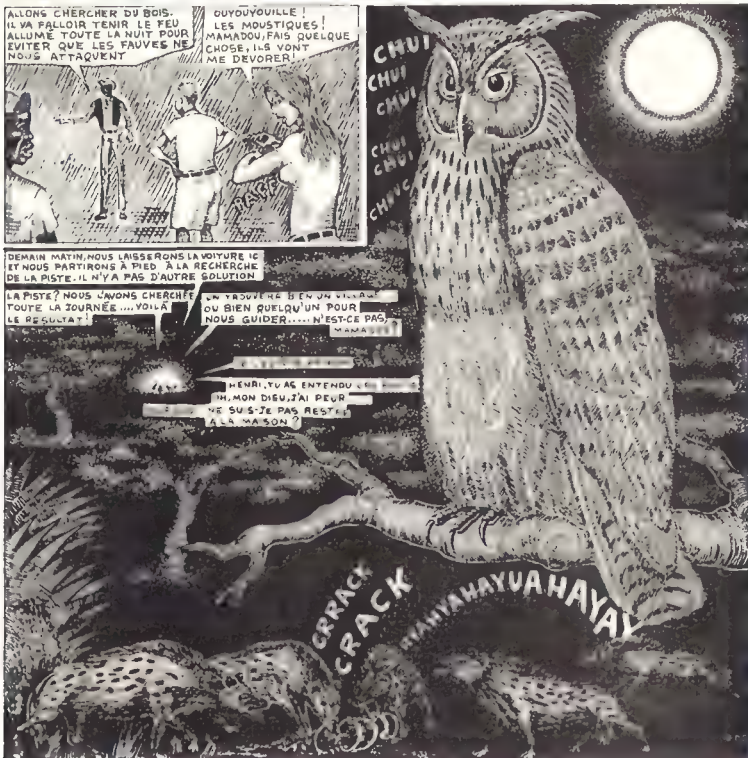


DEMAIN MATIN, NOUS LAISSERONS LA VOITURE ICI
ET NOUS PARTIRONS A PIED A LA RECHERCHE
DE LA PISTE. IL N'Y A PAS D'AUTRE SOLUTION

LA PISTE ? NOUS L'AVONS CHERCHÉE
TOUTE LA JOURNÉE ... VOILÀ
LE RESULTAT !

UN YADOUKRE BIEN UN VILAIN
OU BIEN QUELQU'UN POUR
NOUS GUIDER..... N'EST-CE PAS,
MAMADOU ?

HENRI, TU AS ENTENDU ?
OH, MON DIEU, J'AI PEUR
JE SUIS-JE PAS RESTÉ
ALS MASON ?



UNE AUTRE NUIT COMME CELLE-LÀ
ET JE SUIS BON POUR L'HÔPITAL

ALLONS, FRED, DU COURAGE!
METS-TOI DEBOUT ET EN ROUTE
NOUS PRENRONS CHACUN
UNE GAZELLE SUR LE DOS ET
LES GOURDES; NOUS VIENDRONS
RÉCUPÉRER LA VOITURE DES
QUE NOUS AURONS TROUVÉ
DU SECOURS



QUELLE DIRECTION
ALLONS-NOUS
PRENDRE, PATRON?



NOUS PARTIRONS VERS
LE NORD, CAR SI MES
SOUVENIRS SONT EXACTS,
HIER, NOUS AVONS
QUITTÉ LE CAMPEMENT
VERS LE SUD



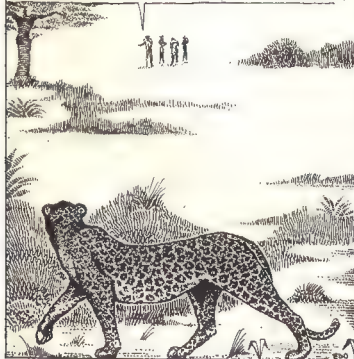
JE COMMENCE À AVOIR MAL AUX PIEDS

ET MOI JE SUIS FATIGUÉ DE VOUS
ENTENDRE GÉMIR, MAIS NOUS
ALLONS FAIRE UNE HAUTE
POUR RÉMÉDIER À TOUS
VOS GÉMISSEMENTS

MOI, JE SUIS À
BOÛT DE SOUFFLE

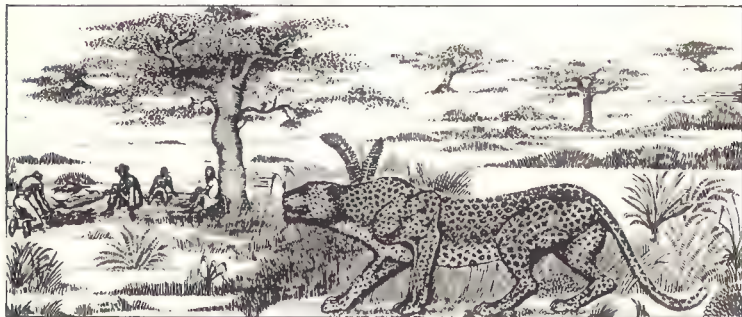


À L'OMBRE DE CET ARBRE, NOUS POURRONS NOUS REPOSER
ET FAIRE GRILLER LA VIANDE AVANT QU'ELLE NE POURRISSÉ

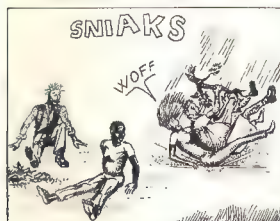
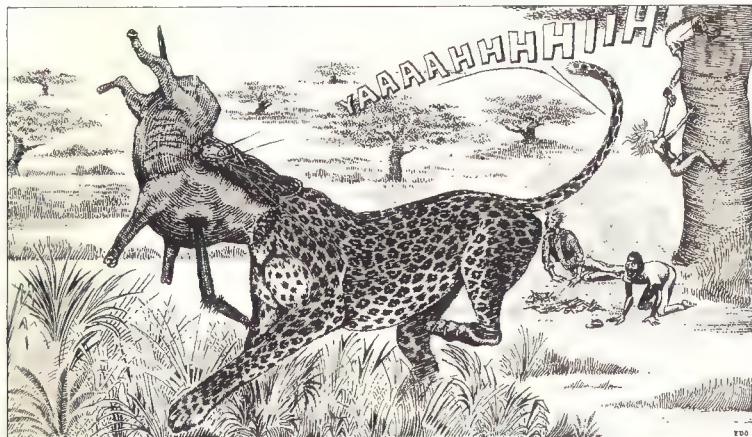


DOUCEMENT AVEC L'EAU





EDO



à suivre

Du bavardage décausé, ce mois-ci. Où je doute même que les mots « comme », « capital », « contre-révolution », et ceux qui vont avec, soient prononcés plus de cinq ou six fois. A cette annonce, je devine, ami lecteur, ton long gémissement de frustration. Mais si.

D'ailleurs mon mois s'est passé quasiment sans polars, j'ai plutôt butiné aux confins, des bouquins que je n'aurais guère approchés à l'ordinaire, c'est dans certains cas un tort que j'avais.

Le rhume, de Stanislas Lem, publié depuis un bout de temps dans une collection de S.-F. (Dimensions, Calmann-Lévy), mais qui a eu un prix de littérature policière, n'est pas passionnant mais est intéressant. D'habitude j'ai horreur de Lem, sans parler du fait qu'il a fait souffrir ce pauvre Harlan Ellison (voyez l'interview d'H.E. dans je ne sais plus quel *Galaxie*). Là, ça se laisse lire, il y a même des bonheurs d'écriture et même des instants rigolos. Surtout, il traite de la question criminelle d'une manière éminemment moderniste, et fascinante un moment. Dans son idée, le monde que nous connaissons s'est tellement développé, ses *hasards* se sont tellement développés, qu'il peut exister des espèces de crimes sans auteurs, qui ne sont pas véritablement des crimes, mais seulement des morts violentes en série provoquées par une conjonction de hasards.

L'apparence sérieuse de ces morts violentes excite la curiosité de l'enquêteur, et sa réflexion. Mais lorsque l'enquêteur, aidé lui-même par les hasards, a reconstitué la chaîne causale qui crée ces morts, il aboutit seulement à constater que le pur hasard est devenu criminel, dans un monde comme il va. L'apparition, dans un bref épisode, d'un terroriste japonais qui tue au hasard dans un aéroport de haute sécurité, suggère-t-elle que le problème doit être renversé ? Et que le monde mauvais produit la mort et doit brûler ? C'était à peu de choses près la conclusion de Chester Himes dans *L'aveugle au pistolet*, mais l'académisme Lem a, je crois, un propos plus pseudo-philosophique, plus questionnant, plus creux. *Le rhume* est une enquête sur la perte de sens de ce monde, mais cette enquête conclut que cette perte est due au développement quantitatif de ce monde, à son auto-ramification à l'infini. Belle idée

POLARS



de S.-F., qui voit des univers parallèles non pas ailleurs, mais ici même, subterfuges. Mais idée creuse, relevant du délire informatique.

Le rhume est une intéressante monstrosité : une tentative de réanimation du roman à énigme (forme très rétrograde et usée) grâce à une méthode de questionnement hypermoderne. Puisque Stanislas Lem, sorte d'académicien polonais, paraît être (sauf informations plus amples) un assez bon spécimen d'écrivain pépère et quasi officiel des pays de capitalisme d'Etat, il est amusant et point étonnant de le voir à la pointe du modernisme conservateur. Dans *Le rhume*, on cherche l'ennemi, on cherche qui tue, et on découvre seulement le hasard qui est partout. A la dernière page, avec une élégance désuète, le maestro Lem suggère que son livre même est l'effet du hasard qui contient toutes les causes. N'insiste pas, Stanislas, tout est découvert.

La grande époque du roman policier à énigme, l'époque de sa constitution et de son épanouissement, il est assez raisonnable de la faire commencer avec le *Double assassinat dans la rue Morgue* de Poe, et finir avec la maturité littéraire de Conan Doyle (quitte à ce qu'Agatha Christie et cent autres la prolongent ensuite sans la faire avancer, avec toutes leurs lignes, de beaucoup de pouces). Et alors, cette grande époque irait du *Manifeste communiste* à la contre-révolution mondiale des années 1920 (et bing ! voici que votre bon Shuto a un nouvel accès). Et alors, elle n'a pas mauvaise allure, l'idée souvent avancée que le roman policier à énigme est une des formes de l'inquiétude sociale bourgeoise devant le mauvais côté des choses, qu'elle réduit et réifie comme crime. D'ailleurs c'en est un. Le mauvais côté des choses, ce sont les pauvres qui ne veulent pas travailler. C'est seulement aux lecteurs du *Parisien* qu'on est obligé de raconter que les criminels des prisons sont pour la plupart des assassins. Les autres gens comprennent très bien qu'il faut mettre en prison comme criminels les pauvres qui ne veulent pas travailler. Il faut mépriser les lecteurs du *Parisien* parce qu'ils ne comprennent pas cela. Il faut admirer les autres gens parce qu'ils comprennent cela. Pardonnez-moi cette digression.

Le seul bon crime, c'est le crime organisé. Commence, alors l'époque du polar à l'améri-

caine. Mais nous n'en sommes pas là, du moins aujourd'hui, je veux dire dans cette chronique, nous sommes en train de causer d'énigmes policières et d'inquiétude bourgeoise.

Ce n'est pas la lecture très agréable des divers épisodes de la saga de Fu-Manchu qui va, sur ces sujets, nous faire penser autrement. Dans cette série de romans et nouvelles (seize textes au total, je crois) que sont en train de rééditer les éditions Alta, sous l'impulsion de Francis Lacassin, érudit passionné, c'est bien d'énigmes qu'il s'agit formellement. De meurtre en meurtre, le mystère et l'enquête portent (et la déduction s'exerce) sur les moyens excentriques utilisés par le criminel. Quant à ses mobiles, ils sont clairs : détruire la domination de la race blanche. Quant à son identité, elle est connue : imaginez-vous un homme de haute taille, maigre, félin, etc., c'est Fu-Manchu.

Inquiétude sociale, assurément. Inquiétude explicite, comme inquiétude de la race blanche face au péril jaune en particulier, et aux « peuples de couleur » en général. Comme crainte aussi de l'Empire britannique face à ses colonies. Mais cette inquiétude et cette crainte sont prosaïques ; le cycle Fu-Manchu ne l'est pas. Sempiternellement mais sans lasser, Sax Rohmer rend la peur viscérale en la faisant surnaturelle et sexuelle. L'aversion pour Fu-Manchu s'accompagne de fascination érotique. Le pur dégoût n'apparaît que rarement, quoiqu'il soit alors gratiné, par exemple dans la description de Whitechapel road (chapitre XI de *La résurrection de Fu-Manchu*), où l'on relève, en quarante-cinq lignes, les éléments suivants : *Foule cosmopolite ; étalages installés à leur concurrence les magasins légitimes ; camelots juifs en manches de chemise ; infatigables israélites transpirants ; brillante ; Polonais, Russes, Serbes, Roumains, Juifs de Hongrie ; pidgin et yiddish ; mauvais goût ; nationalité indécise ; anctres (ayant) sucé le lait de l'éternelle Judée ; femmes crottées jusqu'aux épaules ; loques souillées de graisse ; mouches sur une charogne ; cheveux gras ; passants sans coiffure ; bras nus ; pluie ; boue ; corps ; triste troupeau ; face jaune ; visage blême toujours malsain et maladif ; monde inférieur ; ordure ; vice ; rues sales, creusées des déclassés du monde ; enfer.*

Ce genre de délire est assez rare chez Sax Rohmer, si on laisse de côté les très nombreuses des-

criptions de Jaunes répugnantes et horribles. Beaucoup plus fréquente est la fascination sensuelle exercée sur le narrateur par Karamaneh, la séduisante esclave de Fu-Manchu : *Elle ouvrit brutalement son manteau et je me frotais les yeux, croyant rêver à demi, car elle était vêtue de soie arachnéenne qui soulignait les perfections de son corps élancé, portait une ceinture emperlée et des ornements barbares. Sa place était dans les jardins défendus d'Istanbul et sa présence était surprenante et incompréhensible dans un appartement aussi prosaïque que le mien. Ben voyons ! Et l'héroïque Nayland Smith, quelques minutes plus tard, précisa aimablement par où ça fait du bien quand c'est par là que ça passe : *Elle a peur des autorités anglaises, mais elle se livrerait à vous ! Si vous la prenez par les cheveux, l'enfermez dans une cave, et que vous la traitez à la cravache, elle vous dirait tout ce qu'elle sait et tranquilliserait son étrange conscience d'Orientale en pensant que vous l'avez contrainte à parler. Je ne plains pas. C'est ainsi. Je vous l'assure. Et elle vous adorerait pour votre sauvagerie même, vous jugerait fort et puissant ! (Le mystérieux docteur Fu-Manchu, XII).**

Moins explicitement, les maléfices de Fu-Manchu ne cessent d'exciter les cinq sens des héros défenseurs de l'Occident, notamment l'ouïe, l'odorat, parfois le goût, comme le montre bien Lacassin dans une préface qui, se poursuivant de volume en volume, est elle-même un feuilleton. Les rapports entre la peur haineuse et l'attrance perverse sont clairs (si l'on peut dire) ici, et clairement inscrits aussi dans une situation du monde. Et l'aspect kitsch des péripéties et du style accroît le plaisir du lecteur : dans cette averse de fantasmes, le rire est toujours à portée de la main, comme un parapluie bienvenu.

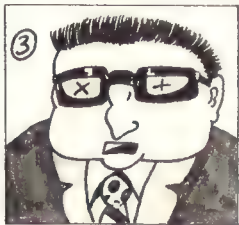
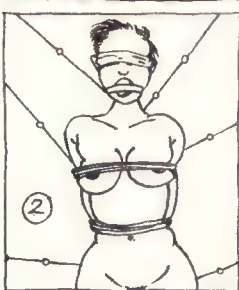
Est-ce parce que des peurs et des oppressions plus prosaïques ont pénétré plus banalement tous les aspects de la vie ? En tout cas le goût du feuilleton est perdu. La peur romanesque, elle est maintenant dans le roman à suspense, cette modernisation du roman à énigme, dont nous avons déjà parlé en général. *Méchant garçon*, de Jack Vance (PAC Red label), est un roman à suspense très réussi. On s'inquiète au début d'une psychologie sommaire et de rebondissements trop rapides, mais ils sont là pour établir très vite la situa-

tion tout à fait magnifique qui intéresse Jack Vance (d'ailleurs auteur de science-fiction bien connu). Je ne peux rien dire de cette situation, ça déflorerait un peu le livre. Tâchez de raisonner à partir des propositions suivantes : la maison, comme refuge, tient souvent un grand rôle dans les histoires à suspense, toujours sous deux aspects éculés ; au choix, l'ennemi est à l'intérieur, piégeant les habitants (style *La maison des otages*), ou bien les habitants sont assiégés dedans, en proie à divers risques de pénétration hostile (façon *Les oiseaux ou Les chiens de paille*) Jack Vance, avec *Méchant garçon*, introduit une belle variante du thème, qui synthétise les deux structures précédentes et les supprime (aie donc ! v'là la dialectique qui passe sur son char de feu). Dialecticiens que vous êtes, vous comprendrez aisément quelle est l'idée de *Méchant garçon*. Il ne faut pas que ça vous empêche de le lire, surtout que c'est un titre facile à retenir. Et l'écriture est sûrement efficace. Je dis « sûrement » parce qu'on est tellement intéressé par la situation qu'on oublie comment c'est écrit. Preuve que c'est écrit efficacement.

Le mot « littérature » est devenu une injure depuis belle lurette, et surtout maintenant. C'est parce que ce qui se crée de vivant, la culture le tue, depuis un moment. Les genres « paraliéraires » sont rattrapés les uns après les autres (mais pas dans n'importe quel ordre) par la culture, qui leur tord le cou. Dans cette occurrence, il arrive qu'ils crient très fort, et il arrive que ces cris attirent l'attention et la faveur du public, mais ce sont seulement les fameux chants du cygne.

Il y a longtemps que le roman à énigme s'est fait cravater (on pourrait soutenir que son chant du cygne s'appelle Borgès). La mise à mort s'effectue de deux façons convergentes : les artistes se mettent à pondre dans le genre, et le genre se met à faire dans l'art (cette perte du contrôle des fonctions naturelles dans l'instant de la mort violente est familière aux amateurs de polar). A son tour le polar à l'américaine est entré en agonie. Certains de ses soubresauts sont plaisants.

Et il gâcha son loden en expul-sant au travers de sa poche un petit projectile en acier chemisé laiton, de forme cylindro-ovale et d'un diamètre de huit millimètres, qui vint se loger derrière la gorge d'Albin, du côté de la septième vertèbre cervicale. Al-



bin tomba, le vert clair sauta dans la Volvo qui démarra ; le chauffeur releva sa vitre. Le chauffeur avait un visage large, des mâchoires carrées, le nez pointu et des lunettes ; ses cheveux noirs et luisants semblaient collés au cuir [...]. A côté du chauffeur, l'homme en clair s'appelait Buck. Derrière le chauffeur, l'homme en sombre s'appelait Raph. Buck et Raph travaillaient toujours ensemble, mais pas toujours avec le même chauffeur.

Ces lignes archétypiques sortent de *Le méridien de Greenwich* de Jean Echenoz (éditions de Mil-muit), dont je vous touchais un mot l'autre mois. Le sujet du livre, autant qu'on puisse le situer, est la scission, notamment la scission entre temps et espace (d'où le titre), mais la scission en général, et donc aussi bien la scission entre littérature et polar (et qu'Echenoz le veuille ou non n'est pas la question). Ce qui devrait être parfaitement emmerdant si l'auteur n'avait pas un humour parfaitement folingue. Cette jolie réussite, qui tient assurément à l'humour bonne de l'écrivain, ne change rien au jugement pessimiste que nous portons sur l'évolution actuelle et prochaine du polar.

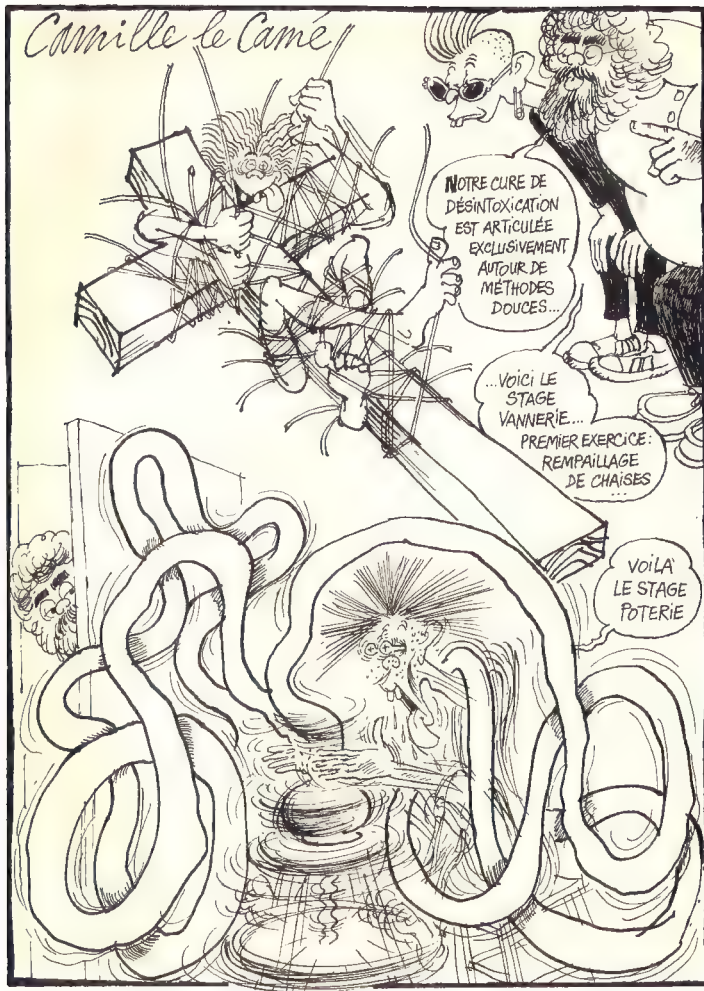
De même, de l'autre côté du rasoir ou du miroir, le *Tarzan malade* d'Hervé Prudon (éditions des Autres), dont il faut reparler aussi, est principalement une réussite stylistique (parce que ce n'est sûrement pas son intrigue assez pauvre qui retient l'attention). Et dans ce style-là - le débraillé mi-underground, mi-artiste -, il faut déjà du talent pour être simplement supportable. Cette jolie réussite-ci ne doit pas non plus donner d'espoir. Elle ne peut cacher la forêt de connaissances qui font du sous-Queneau et prétendent ainsi ramener le polar français.

L'espoir, ou du moins quelques instants de repos, il faut plutôt les chercher modestement dans les rééditions ou dans les exhumations d'inédits dont les époques d'agonie sont friandes. Ainsi des *Durs à cuire*, volumes 1 et 2, (SN 1743 et 1747), anthologie de nouvelles de *Black mask* réunies par Herbert Ruhm. Ou bien il faut chercher le répit dans les imitations soigneuses, dont le décor et la psychologie sont seuls, parfois, modernisés. Ainsi du *Grand soir* de Roger Simon (Alta), ou du très brillant *Inconnu au bataillon* de Joe Gores (SN 1733), dans lequel la vivacité d'écriture et la tension de l'intrigue suffisent si bien à tenir en haleine que, réussite acrobatique, à part l'espèce de prologue, on ne voit sortir des armes à feu que dans la scène finale ! Chapeau !

Shuto Headline

PS. Voici plusieurs mois, dans la chronique intitulée « Celluloïd », j'ai purement et simplement confondu Lizabeth Scott et Veronica Lake, dans une incédente à propos du *Dahlia bleu*. Cette bourde est si énorme qu'elle fait peur. Veuillez accepter mes excuses.

Camille le Camé //



...VOICI LE
STAGE
VANNERIE...

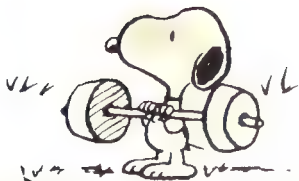
PREMIER EXERCICE:
REMPAILLAGE
DE CHAISES

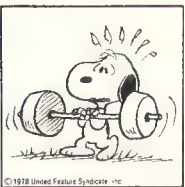
VOILA
LE STAGE
POTERIE



PEANUTS

Schulz







LES CONTES DE CHARLIE

Nos fidèles lecteurs (n'ayons pas peur des clichés, ils ne mordent pas) se rappelleront que c'est Marcel Béalu qui ouvrit le bandes « Contes de Charlie », dans notre numéro d'août 78. On avait pour cette occasion sorti

quelques pages de son livre Le journal d'un mort, alors introuvable. Depuis, les œuvres de Béalu ont commencé à être rééditées par les éditions Phébus, un nom qui doit le ravir, à commencer précisément par Le jour-

nal d'un mort. Depuis, les Contes du demi-sommeil ont suivi. C'est de ce nouveau recueil qu'on a extrait les quelques « portraits » que voici, dont le tracé malin vous poussera peut-être à acheter tout le lot.

Andrevon

PORTTRAITS D'OUVRIERES

LES TRICOTEUSES

Le premier passant qui parle s'étonne du peu de portée de sa voix, dans le matin. C'est que, levées avant l'aube, les tricoteuses ont déjà commencé à butiner sur les lèvres des hommes leur laine faite de mots. Il n'est de temps à perdre : dès que s'activeront langues et balais devant les portes, elles auront de gros pelotons à rouler. On ne les voit pas, mais quand, pour suppléer à une défaillance soudaine de la voix, les causeurs désarmés gesticulent dans le vide, on sait que l'une d'elles fait sa récolte.

Vers midi, avec la laine ramassée par les plus agiles, celles qui n'ont la patience d'attendre le soir se mettent au travail des aiguilles. Alors, un calme momentané se répand sur les villes. Très vite cet excès de zèle retombe et toutes ensemble repartent à la cueillette. Ce n'est pas la matière première qui manque ! Vers quatre heures, leur diligence ne suffit plus à la rassembler. Elles se donnent pourtant un mal énorme, emplissant l'air du moulinet de leurs bras, saisissant au passage le plus petit filet de voix, la plus imperceptible vibration de cordes vocales. Parfois, un chat vient compliquer la tâche en emmêlant ses pattes gracieuses dans leurs fils.

Mais c'est l'heure des péroraisons, les hommes parlent, parlent, comme des bobines se dévident. Jusqu'au soir, ils ne ralentiront pas. Et nos ouvrières voltigent d'un visage à l'autre, cueillant sur chaque bouche la laine de plus en plus épaisse



des mots. Tout ce qu'elles ne peuvent enrouler aussitôt, elles le suspendent précautionneusement aux enseignes, aux poteaux du télégraphe, aux pignons des toits. Une heure vient même où des paquets d'écheveaux flottent à tous les clochers et il arrive qu'on voie se prendre une hirondelle à travers.

Ce n'est qu'au crépuscule que se ralentit et rapidement s'achève la production du jour. Les beaux parleurs s'enlissent, les discours sont à bout de rouleaux. Alors, de tous les points de la nuit, les tricoteuses se rassemblent en de grands cercles pour s'appliquer, jusqu'au lendemain matin, avec

leur laine faite de mots, aux mailles savantes du silence.

MATIERE PREMIERE

En ces régions où s'agitent leurs images tangibles – comme nous nous agitons à la surface de la terre, représentation d'une autre vie dont nous ignorons les buts – la particularité de ces créatures hideuses ou magnifiques est une inconcevable aisance à passer du visible à l'invisible. Les croit-on évanouies qu'elles continuent à guetter dans une des sinuosités du paysage ou dans un recoin de nous-mêmes.

Tandis que les mâles se consacrent presque entièrement à la guerre, seul l'élément féminin est



nanti de métiers. Il est facile de discerner parmi cette activité en jupons un certain ordre, des corporations ayant leurs règles et chacune attachée uniquement à une tâche dont elles ne se désistent jamais. Une hiérarchie interprofessionnelle préside à l'harmonie de ce monde artisanal. Par exemple, les pelucheuses ne se compromettent jamais avec les tricoteuses ou avec les laqueuses, ni les ravaudeuses avec les assembleuses.

Ces professions ne sont pas complètement étrangères aux nôtres. C'est la matière première façonnée par ces ouvrières qui diffère. Ainsi les tricoteuses tricotent, mais leur laine est faite de mots, les empaillieuses empaillent un glui composé d'oubli et d'un peu de poussière, le linge des blanchisseuses est un linge de souvenirs sali de remords, les assembleuses rassemblent, la nuit, les fragments épars des impressions du jour, les ébouqueuses énouent les nœuds des intrigues familiales, les plieuses plient dans une grande chambre solitaire les petits papiers de la haine, etc., etc. Evidemment, et c'est ici que mon embarras commence, il y a aussi les pulpeuses, les clapoteuses, les porteuses et les rapporteuses, dont je ne saurais dire en quoi consiste le métier.

RECETTE CONTRE LE NOGROBE

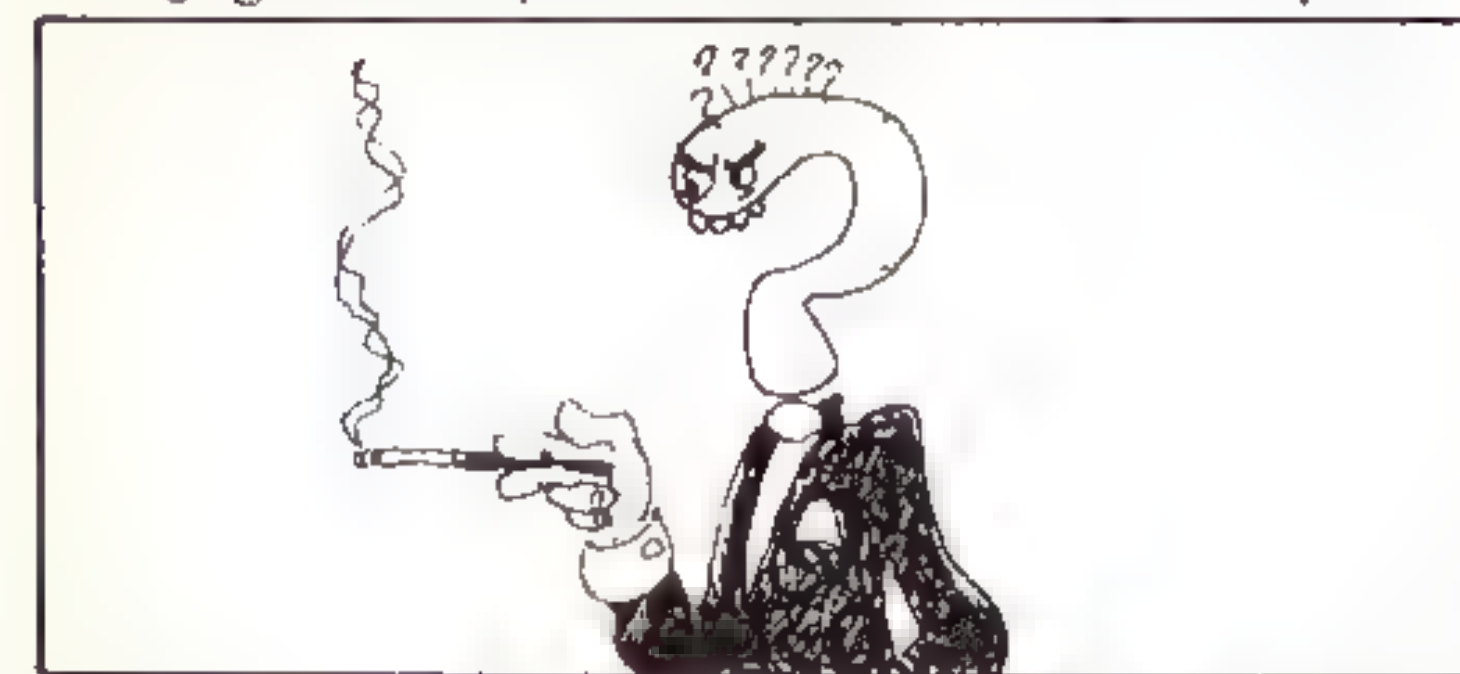
Comme la langue blanche du flot repousse sur le rivage la coquille vide – elle semble alors habitée,

mais quand la vague se retire on la voit se pulvériser au soleil – le Nogrobé n'abandonne celui qu'il persécute qu'après l'avoir rendu pareil à lui-même, pareil à l'ombre. Epreuvez-vous une sincère admiration pour l'un de vos semblables, de la tendresse immodérée pour un animal, un attachement passionné pour un objet, aussitôt le Nogrobé vous souffle dans l'oreille : *Regarde bien, regarde mieux...* Et vous commencez à comprendre que votre admiration était sans fondement, votre tendresse imméritée, votre attachement imbécile.

Chaque fois qu'avec ma candeur naturelle je vais

ET AUTRES MONSTRES...

m'éprendre d'un nouveau visage, le Nogrobé chuchote derrière moi : *Regarde ses lèvres, regarde ses yeux...* Et je constate qu'une tumeur se cache dans le pli de cette bouche, que ces prunelles sont des billes de verre peint, que la blancheur de cette peau précède la décomposition. Aucun de mes jugements qu'il ne revise à son triste profit,



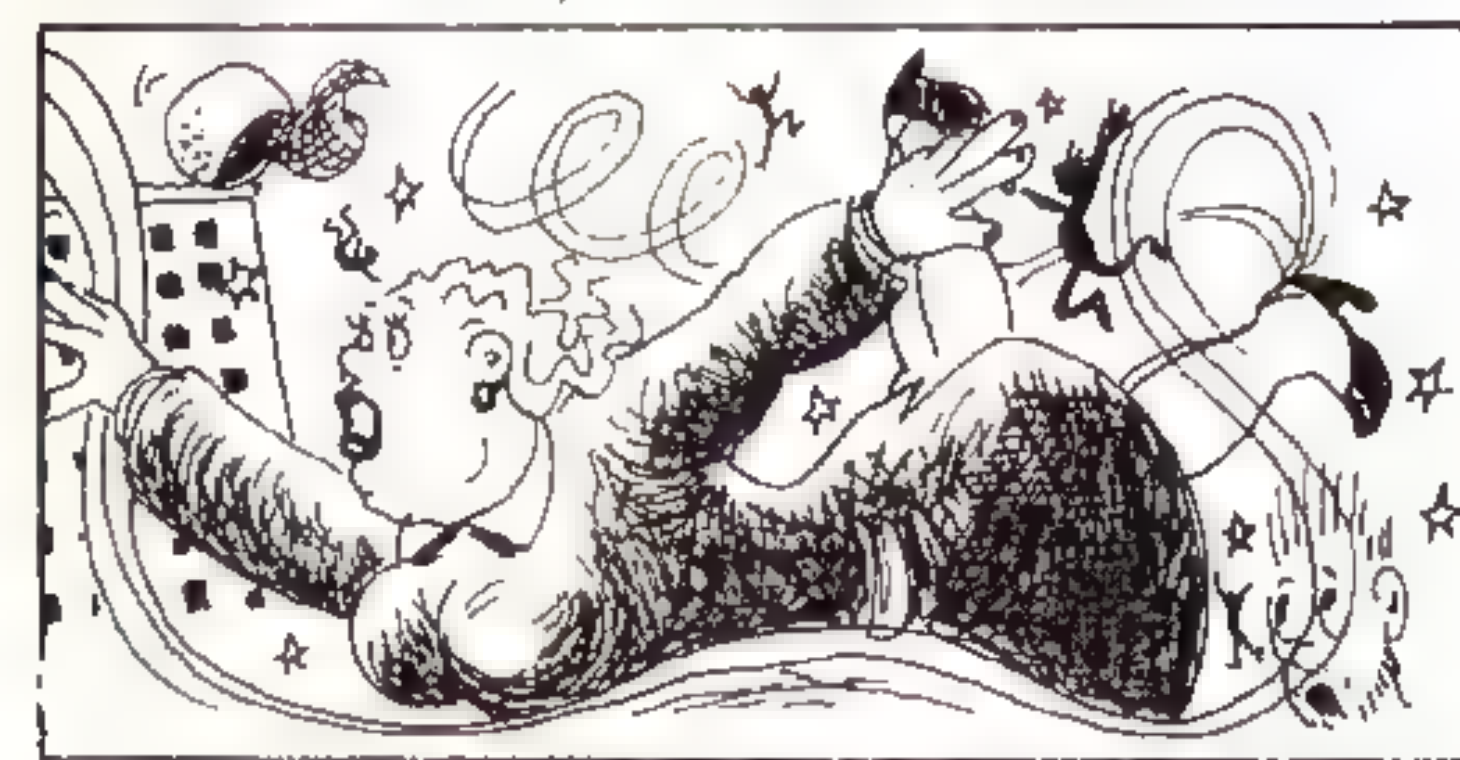
nul de mes enthousiasmes que sa tranquille persuasion ne trouve le moyen de dégonfler.

Le Nogrobé, baveur de crasse, baveur d'ombre ne supporte pas d'être vu de face, et personne ne peut affirmer connaître son visage. Certains donnent cette recette pour s'en libérer :

Se placer entre un mur et le soleil couchant de sorte que la silhouette projetée atteigne quatre fois votre propre dimension. De cet instant votre ombre n'est plus sur le mur, mais le Nogrobé en personne. Il reste à le clouer longuement du regard. S'il ne vous suit pas quand vous vous éloignez, vous êtes sûr d'en être à jamais délivré.

PASSAGE D'UN TROMBILLION

Entre juillet et octobre, quand aucune fumée n'obscurcit le ciel, il est facile d'observer, au car-



refour du boulevard Sébastopol et du boulevard Saint-Denis, ou devant la gare Saint-Lazare, le passage d'un Trombillion. Vers dix-sept heures un léger mouvement, pressentiment de l'approche surnaturelle, se manifeste dans les allées et venues des passants. Une hâte irraisonnée

s'empare d'eux progressivement. Bientôt ceux qui ne se fauillent pas avec assez d'adresse pour croiser ou dépasser leurs semblables les heurtent violemment. Aux yeux du spectateur clignant des paupières, cette confusion de gens butant les uns dans les autres ressemble à la danse de vibrions. La foule, bien que se renouvelant à chaque seconde, paraît prisonnière de l'espace restreint.

A l'instant où l'agitation atteint son point culminant se produit un soudain et total silence – comme un long cri – au milieu duquel le Trombillion surgit et s'abat, pareil à une cuillère descendue de l'azur, dans cette sauce qu'un violent

tourbillon entraîne aussitôt, soulève et mélange. De corpulentes promeneuses sont emportées jusqu'à des cinquièmes étages auxquels restent accrochés leurs chapeaux à voilettes ; l'agent de service, suspendu à son bâton blanc, monte et descend en spirale ; des midinettes, voltigeant au-dessus des fils du télégraphe, semblent sauter à la corde. Puis tout s'apaise. On s'époussète, on se réajuste, on se reconnaît. Le livreur de chez Caïffa retrouve son tri porteur, la grue son client de passage. De très haut un mouchoir retombe comme une plume blanche, tandis que, dans une rue avoisinante, une trompe d'auto avertit qui vent l'entendre que la vie recommence.

FACE D'ENCOCHE

C'est seulement au milieu de leur agonie que les victimes de l'Encoché voient apparaître sa petite tête de ver blanc. Elle se dandine, très haut dans le ciel rouge, au sommet d'un tourbillon. L'Encoché a la forme d'un ressort. Il siffle en se détendant et tranche impitoyablement tout ce que rencontre sa trajectoire. Vous vous croyiez en sécurité, bien à l'abri, papa, maman, toute la famille, vous vous imaginiez avoir atteint votre but et



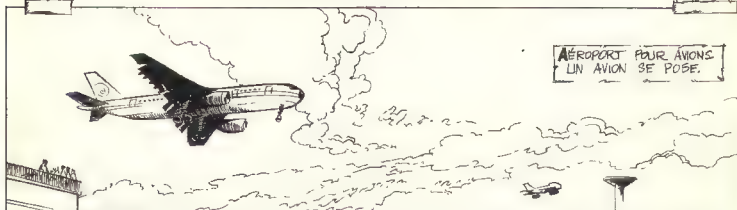
vous apprêtiez à en jouir quand, soudain : bzzzz ! l'Encoché se détend, dénoue ce qui était noué, tranche en deux votre échafaudage. Un vent de soufre sépare le père du fils, l'époux de l'épouse, dresse l'un contre l'autre les frères jumeaux. Chacun s'enflamme, torche à son contact, et brûle sans recours. De partout les projets se lézardent, croûlent. L'Encoché, dont le corps pareil au jet d'une fusée se dresse toujours sur des ruines, aime à se faire passer pour l'instrument de la vérité, de la justice. *Ce bonheur avait une entaille*, dit-il, *une fissure dans laquelle j'étais tapi, attendant mon heure, l'aviez-vous oublié ?* Et son lasso d'acier se déroule, coupe l'air, et sa voix perçante siffle sur tous les toits : *Pas de repos ! Pas de repos !* Aucune assise, aucune fondation ne résiste à son entêtement, à sa patience. Il a pour complice le temps et pour auxiliaire la mort lente. Sa figure, qui émerge des affres, là-haut, à peine grosse comme le poing, ressemble aussi à une tête de mort qui ne serait pas faite d'os mais de chair fade.

Marcel Béalu



LE SIPHON QUI TUE!

1^{ère} PARTIE EXSANGUE COMME TOUT



AÉROPORT POUR AVIONS
UN AVION SE POSE.

À BORD, DE NOMBREUX PASSAGERS,
ILS QUITTENT L'AVION.



L'UN DES PASSAGERS, CELUI-CI,
MONTE DANS UN TAXI.



CONDUISEZ-MOI À LA POLICE
SECRÈTE, PLEASE



POURQUOI SUIVRE CE PASSAGER
PLUTÔT QU'UN AUTRE? UNE BELLE
NÉNETTE, PAR EXEMPLE, QU'ON POUR-
RAIT VOIR SE DÉSHABILLER DANS
SA CHAMBRE?

ET FAITES QUICKLY,
PLEASE

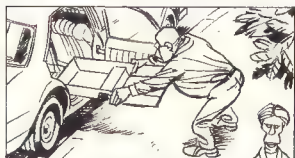
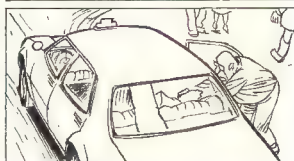
BIEN
MONSIEUR



PARCE QUE ON VA LE SAVOIR TOUT
DE SUITE

NOUS Y SOMMES
PRESQUE, MONSIEUR
LE TEMPS DE
TOURNER AUTOUR
DE L'ARC

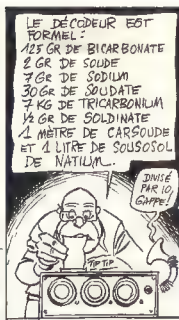










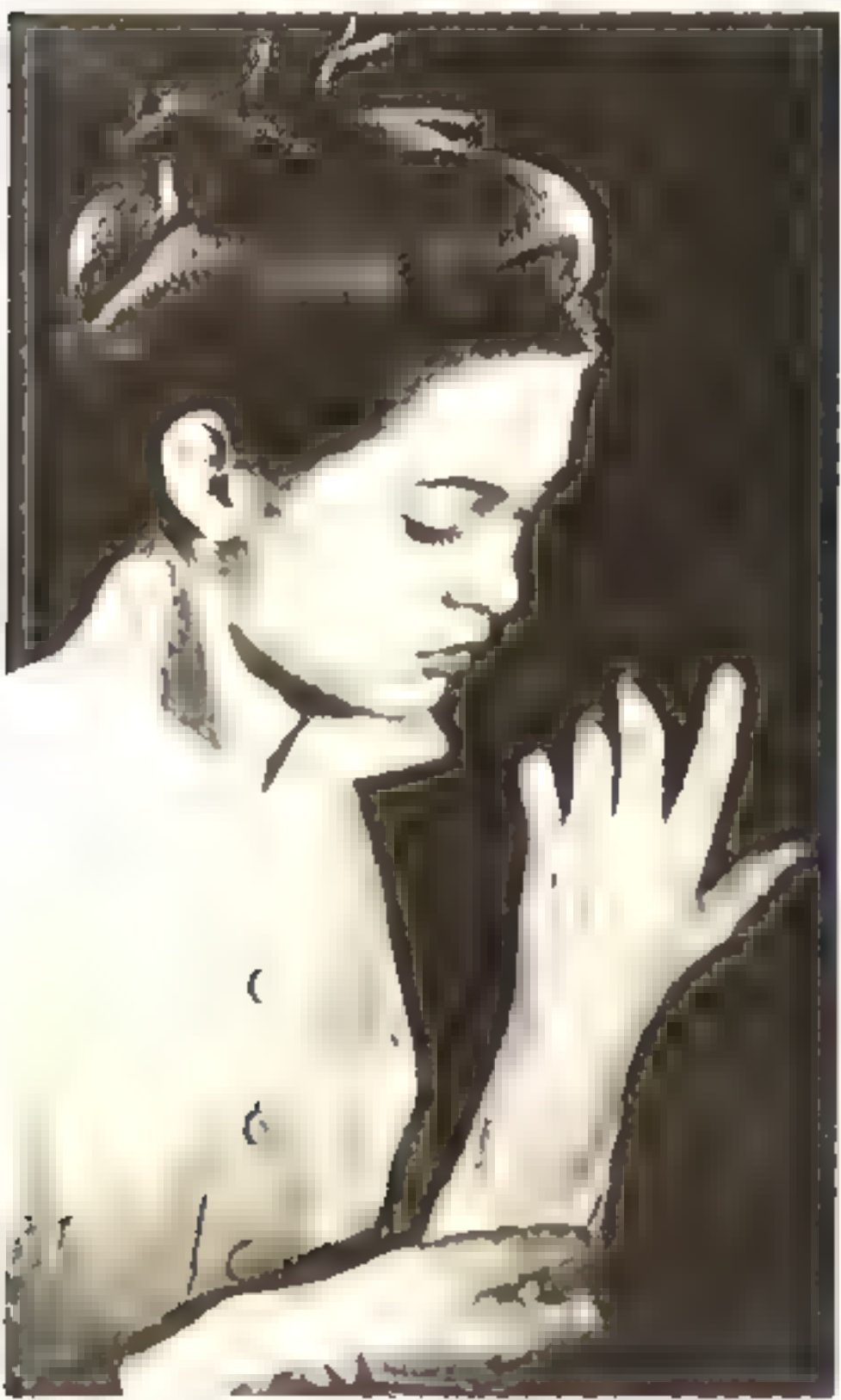


MILLE VISAGES VA-T-IL DEVENIR MILLE SANS VISAGES? COMMENT EST-IL POSSIBLE DE SIPHONNER PROPREMENT UN HOMME? BEAUCOSTAR TROUVERA-T-IL AVANT LA POLICE LES RÉPONSES À CES QUESTIONS? LES RÉPONSES À CES QUESTIONS DANS LE DEUXIÈME ET DERNIER ÉPISODE!!

REVUE SCANDALEUSEMENT ECLECTIQUE DES LIVRES DE

Durant les longs mois de vacances que m'a accordées mon rédacteur en chef (en réalité, je les ai prises sans rien demander, c'était plus sûr), les livres de cinéma se sont dangereusement accumulés sur ce qui me sert de bureau. Dire que j'ai pris la peine de tous les lire durant ces longs mois serait mentir. Mais je sais de quoi ils causent. Et comme ces lignes que j'écris en octobre paraîtront en décembre, j'ai pensé qu'il vous serait peut-être utile que je vous en dise deux mots. Au cas où vous auriez envie de répandre la joie autour de vous et de favoriser la propagation de la foi cinématographique en faisant des petits cadeaux bon marché ou dispendieux aux cinéphiles de votre entourage suivant que vous les aimez un peu, beaucoup, ou à la folie.

Si vous les aimez un peu, vous leur offrirez des biographies de stars. Ça se fait énormément, ça ne coûte généralement pas trop cher et même les esprits les plus éthérés avouent sans rougir qu'ils ont trouvé les mémoires de Simone Signoret riches d'enseignement. Aux nostalgiques, vous réserverez le « Tino Rossi » de Gérard Trimbach (Editions Jean-Pierre Delville. Distribution Hachette, 60 F). C'est tout ce qu'il y a de plus émouvant et de bien documenté, avec les



films et leur synopsis, les revues du Casino de Paris et les opérettes, les chansons avec la date de leur enregistrement et des tas de photos à la séduction desquelles on ne résiste pas, de quelque âge ou de quelque sexe qu'on soit. De Naples au baiser de feu aux galas organisés à Ajaccio les 14 et 15 août 1973, le premier, pour rendre hommage à Tino, le second, pour fêter le 204^e anniversaire de Napoléon 1^{er}, empereur corse, avec grand-messe à la cathédrale et spectacle populaire animé par 120 majorettes sur la place de Gaulle, c'est un enchantement. S'il se trouve que vous ayez un coup de folie pour la personne que vous n'aimez qu'un peu en temps ordinaire à laquelle vous destiniez l'album Tino, ajoutez-y, mais là c'est plus cher, un ou plusieurs coffrets de la prodigieuse intégrale des enregistrements du ravauteur corse lancée sur le marché il y a quelques mois par Pathé-Marconi. Je vous recommande particulièrement les deux premiers, qui couvrent les périodes de 1932 à 1937 et de 1938 à 1949. Vous trouverez là l'essentiel de l'œuvre tinorossienne, la sublime *Marinella*, la pétulante *Tchi Tchi*, la *Tristesse* de Chopin, l'inoubliable valse de Brahms, le langoureux *Tango de Marilou* avec, en plus, un *Minuit chrétiens*, plusieurs *Ave Maria* (sans parler de *Maria* tout court), une *Ajaccienne* et un *Dio vi salvi Regina*, hymne religieux corse. En tout, la bagatelle de 156 chansons par coffret de 13 disques. (Columbia - Vol. 1, 2 C 152-16850/62. Vol. 2, 2 C 152-16863/75). Tous ceux qui ont lu le bouquin de Cavanna voudront avoir dans leur discothèque ces monuments à la gloire du faux Rital plus rital que les vrais Ritals.

Toujours pour les nostalgiques, le « Bardot » de Tony Crawley, chez Henri Veyrier. Pas de révélations sulfureuses mais des commentaires pertinents sur chaque film de celle qui a, dit-on, « cristallisé la sensibilité d'une époque », prouvé que Roger Vadim était l'égal de Dieu et montré la voie aux consommatrices d'hommes-objets. Là aussi, toutes sortes de photographies touchantes dont beaucoup ont l'innocence de celles des petits enfants qu'on dispose harmonieusement sur des peaux de biques chez le portraitiste d'art

de la famille. Des surprises, parfois. On s'aperçoit que certains de ces films sont plus oubliés que ceux de Tino Rossi mais il y a quand même parmi eux des classiques éternels du genre *En cas de malheur* ou *La vérité*. (Henri Veyrier ; 192 pages, 300 photos.)

Toujours dans la série « Les grandes dames de France », « Cécile Sorel », par Henri Pérol, aux éditions France-Empire. C'est d'une désuétude si sublime que si on avait voulu le faire exprès, ce serait sûrement beaucoup moins bien. Cécile Sorel n'était pas Sacha Guitry, son don de répartie était moins évident (bien que celui qui nous rapporte ses « mots » s'en extasie à chaque page) et son attitude envers l'occupant allemand fut un peu moins conciliante. Mais cette dame qui fut comtesse de Ségur et dont la profession consistait à descendre des escaliers (et non à les monter, comme font tant d'autres), cette dame, dis-je, était quand même assez rigolote. (Editions France-Empire, 263 pages, beaucoup de lecture et quelques illustrations).

Pour ceux qui versent des larmes sur l'époque héroïque du rock et du « yé-yé », signalons l'« Elvis Presley Story » adapté par François Jouffa d'après une série de treize heures d'émissions radiophoniques diffusées



sur Europe 1 en 1973 et en 1977 (Rock Collection ; Editions Alain Mathieu, 73, rue du Château, 92100 Boulogne ; 128 pages très illustrées) et « Idoles Story », toujours par François Jouffa, chez le même éditeur, fresque historique d'une certaine ampleur allant de Boris Vian et Henri Salvador à la troisième génération des groupes rock français du genre Téléphone. Avec l'évocation de fantômes insensés style Rocky Volcano, les Pirates de Danny Logan, Lucky Blondo ou Billy Bridge, ça fait plus « recherche du temps perdu » que Cécile Sorel.

Pour en finir avec les stars pas chères, citons deux albums, le premier consacré à Philippe Noiret, un peu surprenant parce qu'on ne savait pas trop qu'il était une star mais rudement bien fait (par Dominique Maillet, chez Henri Veyrier, 276 pages, 400 illustrations), le second à John Wayne, adapté par Georges Cohen du livre d'Allen Eyles paru aux USA dans la série de Citadel Press (toujours chez Veyrier, 256 pages, 300 photos, 95 F). Parmi les bouquins pour lecteurs qui ne se contentent pas



de regarder les images, un autre John Wayne, celui de Maurice Zolotow, plus particulièrement destiné aux zéloteurs du cinéma macho un peu « bérêts verts » sur les bords (Editions France-Empire ; 306 pages). Egalement deux Bogart, soit un « Bogart et Bacall » par Joe Hyams (chez Olivier Orban, 252 pages de « love story ») et un « Vie et mort d'Humphrey Bogart » par Nathaniel Benchley, traduit de l'américain avec des photos sublimes et en grande partie inédites (chez Pierre Lherminier, 224 pages, 120 illustrations, 59 F). Un « Lino Ventura » et une « Jane Fonda » dans la collection « Têtes d'affiches » chez Pac, le premier par Gilles Colpart et le second par Gilles Gressard (chaque volume environ 300 pages) ; enfin, les mémoires de Sophia Loren (*La bonne étoile*) écrits en collaboration avec A.E. Hotchner (Editions du Seuil, 300 pages environ de confessions pudiques, honnêtes et sincères).

PASSONS AUX CHOSSES SÉRIEUSES

Pour les vrais cinéphiles, avec conscience historique, géographique, physique, morale et politique, voici un choix d'ouvrages savants et indispensables sur divers cinémas nationaux. Chacun sait que je passe exclusivement mon temps à lire des billevesées sur Cécile Sorel et sur Tino Rossi, on comprendra fort bien qu'ici j'aile plus vite et ne m'étende point sur ces sujets austères.

Aux Africains de naissance ou de cœur, je signale « Cinéastes d'Afrique noire » ou « 50 cinéastes d'Afrique noire vous parlent », d'Abikanlou Pascal du Bénin à Yonly René-Bernard de la Haute Volta. Interviews, réflexions, chronologie et informations pratiques rassemblées par Guy Hennebelle et Catherine Ruelle (numéro spécial de la revue « L'Afrique littéraire et artistique », 30 F). Sera utilement complété par « Cinémas de l'émigration », dossier étudiant le rôle du cinéma face aux problèmes de l'émigration dans le monde entier, établi par Guy Hennebelle (revue « CinémaAction », n° 8, été 1979, 106, bd St-Denis, 92400 Courbevoie ; 30 F également).

Aux américanophiles, « Actualité du cinéma américain ». Dic-

tionnaire des nouveaux cinéastes hollywoodiens et de leurs interprètes, études fournies. (N° 14 de « Cinéma d'Aujourd'hui », chez Pierre Lherminier, 35 F.)

A ceux qui ne s'intéressent qu'à l'Amérique septentrionale, « Les cinémas canadiens », qui a le mérite de parler autant du cinéma canadien anglais dont on parle rarement que du québécois. Etudes historiques et critiques, chronologie, dictionnaire. (Collection Cinéma Permanent, chez Lherminier, 39 F.)

A ceux qui se souviennent qu'il a existé un cinéma danois, « Le cinéma danois », catalogue publié par l'usine du plateau Beaubourg à l'occasion de sa récente exposition et de la rétrospective proposée par la Cinémathèque française. Travail exécuté sous la direction de Jean-Loup Passek (Centre Georges-Pompidou).

Aux francophiles (si tant est qu'il en existe encore), le passionnant (je jure que c'est vrai) « Cinéma des Français » de Jean-Pierre Jeancolas, qui scrute notre production nationale de l'avènement de la V^e République (1958) à 1978 (chez



CINEMA RECENTMENT PARUS

Stock, dans la collection Stock-Cinéma dirigée par Michel Ciment, 474 pages).

Aux italianisants, le numéro spécial des « Cahiers de la Cinéma-thèque » (de Toulouse, évidemment, qu'alliez-vous croire) sur « Le Cinéma muet italien » (Il cinema muto italiano. A cura di Jean A. Gili). C'est là qu'il y a des découvertes à faire, et des plus ébouriffantes. (216 pages, 40 F.) S'adresser à la Cinéma-thèque de Toulouse, Palais des Congrès, 66 000 Perpignan si on le trouve plus en librairie.

Aux bolcheviques, la première « Histoire du cinéma soviétique » écrite et publiée en France. Plus de 150 dessins et photos de films dont certains n'existent même plus à la cinémathèque de Moscou, jurent les auteurs, Luda et Jean Schnitzer. (Editions Pygmalion, 448 pages, 89 F.)

GRANDS HOMMES

Pour sacrifier au culte de la personnalité et adhérer aux partis pris de la politique des auteurs, nous avons :

Un « Luis Bunuel, Architecte du rêve », par Maurice Drouzy, où il est expliqué que le rêve est indispensable à une expérience intégrale du réel, que c'est la conviction de Bunuel et qu'elle est le moteur de tous ses films (collection Cinéma Permanent, chez Lherminier ; 300 pages, 64 F.).

Un « Joris Ivens », catalogue Beaubourg édité à l'occasion de la récente exposition sous la direction de Jean-Loup Passek, pour plus amples informations voir « Le cinéma danois », plus haut.

Un considérable « Livre de Losey » signé Michel Ciment et paru dans la collection qu'il dirige chez Stock (Stock Cinéma). Il s'agit d'une suite de très longs entretiens au cours desquels l'auteur de *Don Giovanni* examine sa carrière, sa vie, ses films. La formule avait été inaugurée par Truffaut pour son « Hitchcock », elle bénéficie ici de nombreux perfectionnements.

Un « Marcel Pagnol » par Raymond Castans qui est un très bon et bel album d'illustrations commentées. Peut s'ajouter, pour donner un soupçon de chic littéraire au cadeau qu'on va faire, aux Tino Rossi audios et visuels recommandés plus haut.



(Pagnol a donné le rôle de Schubert à Tino dans sa *Belle meunière* qui a été, approximativement, le premier film français en couleurs.) Chez Julliard, 190 pages, 350 photos baignées de luminosité provençale.

Un « Pasolini : Chronique judiciaire, persécution, exécution » dirigé par Laura Betti. Un dossier qu'il fallait rouvrir. (Chez Seghers.)

CRITIQUES ADMIRABLES

Deux événements cette année dans le domaine de la littérature critique : la réédition somptueuse de la « Revue du cinéma » publiée par Jean-George Auril chez Gallimard de 1928 à 1931, puis de 1946 à 1949. L'initiative en est due à Pierre Lherminier qui a fait reproduire en facsimilé la totalité des numéros de ces collections introuvables et de toute façon hors de prix. Les cinq volumes que comporte la réédition (à l'heure où j'écris ces

lignes, le cinquième est en cours de fabrication et il sera certainement paru avant la fin de l'année) ne sont évidemment pas très bon marché mais si on aime le cinéma à la folie il faut le prouver. La « Revue du cinéma » contient des textes précieux et capitaux et c'est une occasion fantastique de respirer l'air du temps qu'il faisait au début du parlant et pendant l'immédiat après-guerre. Autre événement, moins somptueux mais aussi passionnant : le livre d'Olivier Barrot sur « L'écran français ».

« Histoire d'un journal et d'une époque », cette étude retrace la carrière de l'hebdomadaire de cinéma indépendant (il n'acceptait pas de pub) qui se battit de 1943 (ses premiers numéros sont parus dans la clandestinité) jusque vers 1950 pour le cinéma d'auteurs, les ciné-clubs, la défense du cinéma français face à l'envahisseur américain et qui survécut malheureusement jusqu'en 1953 dans la désolation stalinienne, étant financièrement tombé aux mains du P.C.

Bourré d'articles d'une étonnante modernité de ton reproduits partiellement ou intégralement, le livre d'Olivier Barrot situe en outre avec précision ce qui a été la plus enrichissante expérience de la presse cinématographique dans son contexte politico-historique. « L'écran français », c'est là-dedans que nous avons appris, nous autres cinéphiles de ma génération, ce que c'était qu'un écran mais aussi ce que c'était que le français. Jugez de la qualité de la chose. (Les Editeurs français Réunis, 382 pages).

Deux mots encore. Un sur Philippe Soupault, dont Odette et Alain Virmaux ont réuni les « Ecrits de cinéma » (1918-1931). Sans vouloir être méchant, je dirai qu'il faut plus aimer Philippe Soupault que le cinéma pour en goûter l'absence de sel. (Chez Plon, 309 pages.) Un autre sur « Cinémanie », textes critiques de Gérard Legrand qui expose sa philosophie du cinéma, pourfend joyeusement la racaille sémiologue et commente ses cinéastes de prédilection, particulièrement Fritz Lang. Difficile pour les gens qui n'aiment que Tino Rossi, mais essentiel. (Collection Stock-Cinéma, 376 pages.)



Pérez

THE FABULOUS FURRY

FREAK BROTHERS

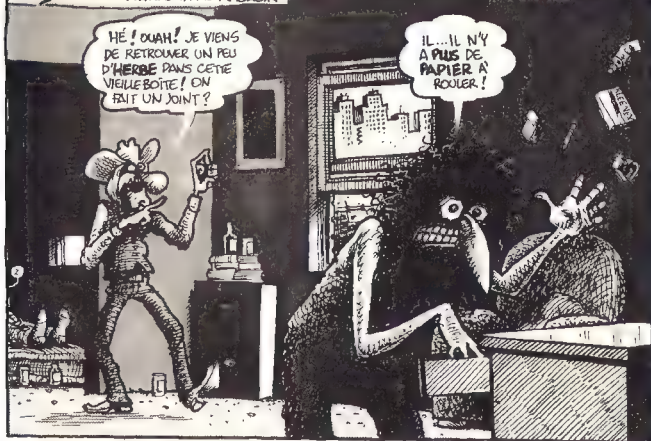


COPYRIGHT © 1977 BY GILBERT SHELTON
STORY DON CHAMBERS

IN

PHINEAS GOES TO THE STORE! 99

"PHINEAS VA AU MAGASIN"



HÉ ! OUAH ! JE VIENS
DE RETROUVER UN PEU
D'HERBE DANS CETTE
VIEILLE BOÎTE ! ON
FAIT UN JOINT ?

IL... IL N'Y
A PLUS DE
PAPIER À
ROULER !



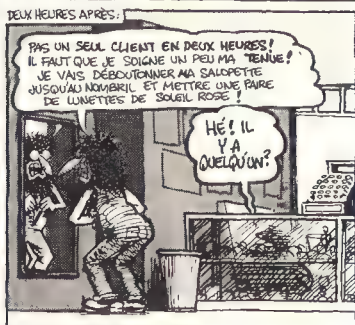
VITE ! COURS EN
ACHETER ! J'EN PEUX
PLUS ! IL FAUT QUE
JE ME ROQUE UN
JOINT !

POURQUOI
N'ENVOIES-TU
PAS FAT FREDDY,
COMME D'HABITUDE ?



C'EST BON ! C'EST BON ! J'Y VAIS !

TU NE VAS PAS FAIRE UNE CRISE POUR ÇA !









MADIE FEE DU LOGIS

CULOTTE OU PAS CULOTTE, LA EST LA VRAIE QUESTION

La première représentation humaine connue date de 36 000 ans avant Jésus-Christ. C'est une femme (eh, oui !), et elle fait preuve d'une recherche certaine dans son costume et sa parure. Elle est vêtue d'une sorte de pagne-jupe à franges... Mais sous cette jupe, qu'y a-t-il ? Ah, voilà la vraie question ! Et j'exige que messieurs les historiens, barbichus ou pas, y répondent ! Me voilà donc dans les musées, les bibliothèques, j'y compulse des livres épais comme moi, et j'y trouve parfois quelque embryon de réponse mais rien de bien extraordinaire. Et puis un jour, je tombe enfin sur une somme, un véritable ouvrage encyclopédique sur le sujet, le tour complet de la question (1). Et c'est signé, en plus ! Quel est cet auteur ? Cécil Saint-Laurent ! Oui, lui-même ! Il a depuis longtemps la réputation d'aimer les femmes et d'oser le dire. D'où sa curiosité de soulever les jupes des dames. Il m'a prise par la main et j'ai suivi son cheminement dans les dessous féminins, ajoutant de-ci, de là des précisions, des éléments nouveaux, et, je l'espère, une vision féminine de la chose.

Bien sûr, vu la date (36 000, je vous le rappelle), on manque de précisions sur la forme et la couleur du slip de la dame de Brasempouy. Il faut attendre Sumer et 33 000 ans pour entrer dans les détails. Un bas-relief et une terre cuite (au Louvre), d'époque sumérienne, représentent des femmes, l'une avec un pagne ouvert, l'autre portant un cache-sexe fermé. Les deux tendances qui régiront l'histoire du costume jusqu'à nos jours sont déjà tracées. Vous allez me dire que Sumer, on voit pas bien où c'est, ni la tête qu'ils avaient dans ce temps-là. Bon, c'est un peu flou, mais l'Egypte, on se souvient mieux. De la brume des souvenirs d'école surgissent enfin les visages de Néfertiti, de Cléopâtre, des danseuses de fresques, et la ravissante cuillère à manche figurant une esclave qui dort au musée de Berlin.

Alors, justement, ces dames,

quand elles quittaient leur air de côté et soulevaient les gazes transparentes de leurs tuniques, que montraient-elles ? Là, ça commence à se compliquer : les femmes nobles portaient un « shenti », sorte de pagne drapé, lui aussi transparent et filé de fils d'or - c'est la première apparition d'un vêtement de dessous : les servantes et les esclaves allaient nues. Les ravissantes silhouettes des fresques, coiffées et fardées comme des idoles, se promenaient toutes nues, comme d'ailleurs tous les gens de condition inférieure, le vêtement égyptien ayant une valeur symbolique et surtout sociale. Pourtant, sur certaines fresques on note une sorte de ceinture cache-sexe, plus bijou que vêtement, pour les esclaves arabes ou nubienues. Mais ce vêtement ne fut jamais adopté par les dames nobles qui restent fidèles au shenti ouvert.

En tirant sur le fil d'Ariane des souvenirs émerge une jolie fille reproduite dans tous les livres d'histoire de 6^e, « La Parisienne » de Crète (800 av. J.-C.). Celle-là devait être une fiée coquine ; son expression laisse imaginer toutes les inventions et tous les artifices qu'elle a laissés derrière elle sur son île. Elle porte un corset pigeonnant, un jupon à crinoline sur des cerceaux de jonc et de métal, des jupes à volant de couleurs ; mais malgré ses jupons gonflés, elle restait nue jusqu'à la taille, très marquée. Les messieurs crétois, seulement protégés par un cache-sexe, n'avaient qu'à bien se tenir. Ce sera d'ailleurs le seul exemple dans l'Antiquité d'une telle différenciation du costume entre les sexes. Pourtant, une nuance surgit : sur la fresque dite « des Toréadors », une jeune femme vêtue d'un pantalon collant se livre à des jeux sportifs. On distingue donc à partir de là une différence de vêtue pour les femmes actives. C'est une nuance qui se répètera tout au long de l'évolution.

En allant se faire voir chez les Grecs, de l'autre côté de la mer, on a un peu envie de plaindre ces pauvres femmes et leurs dessous qui ne devaient pas vraiment passionner leurs compa-

gnons, trop occupés qu'ils étaient à peindre ou sculpter de gentils éphèbes nus et boudeurs. A cette époque archaïque, la nudité était d'ailleurs de règle pour la plupart des activités, et le vêtement, commun aux deux sexes, n'est qu'un fragile rempart qui ne protège ni ne voile rien ; un simple rectangle de tissu, sans couture ni ourlet, qui s'attache sur les épaules par des fi-

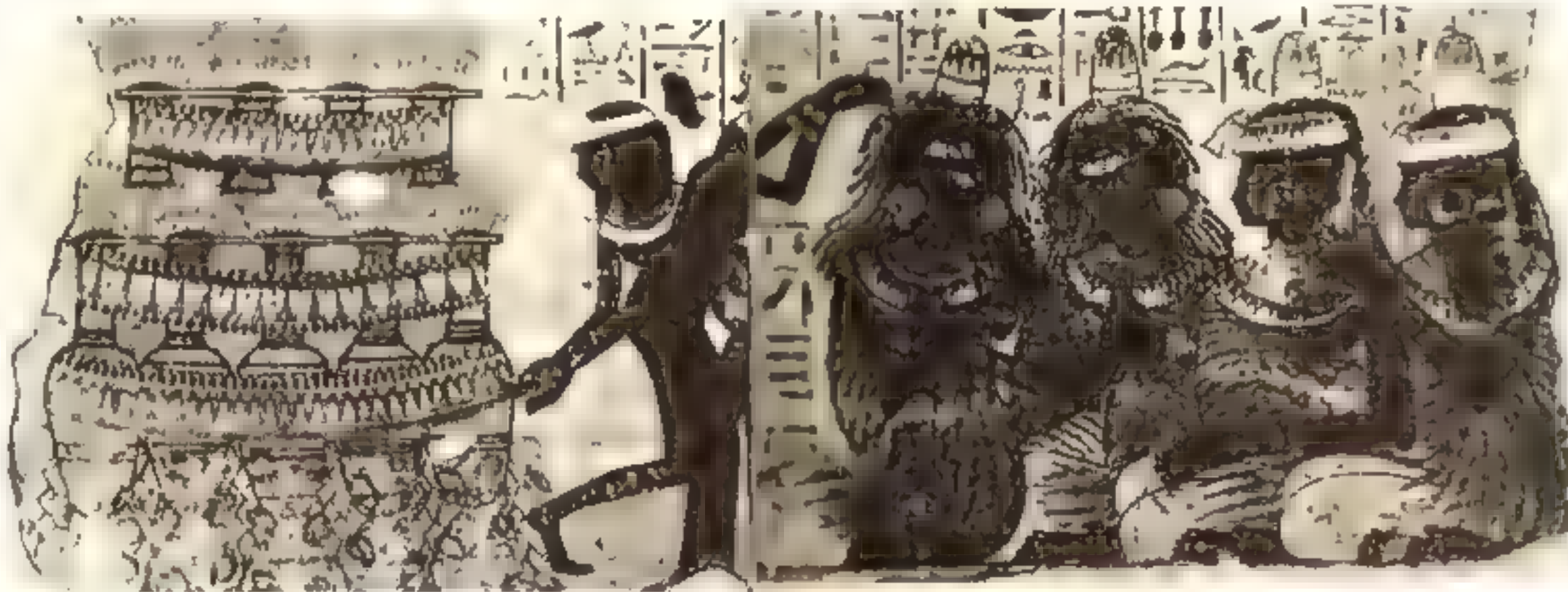


bules et reste ouvert sur tout un côté à partir de l'épaule : c'est le « chiton » dorique. La pudeur n'entre pas dans les préoccupations des Grecs, mais plutôt le goût de la beauté et du drapé. Cependant, les Athéniens ne se

privent pas de critiquer les jeunes filles Spartiates « qui exhibent leurs cuisses » (ou « phainomérides »), qui partagent les jeux du stade avec leurs hommes, totalement nues ou seulement vêtues d'un chiton court et fendu, dévoilant leur corps de l'aisselle à l'orteil. Médisance politique sans doute, mais à Athènes, au III^e siècle, on est avare de sa peau. Les ravissan-



tes de Tanagra, au fond de leur gynécée, sont pourtant nues sous leur tunique intérieure et leur péplos drapé, mais la nudité a pris une valeur érotique. Les bandelettes de l'époque archaïque se sont transformées en



écharpes (apodesme), et sur les hanches c'est le « zona » qui enserre et aplatit le ventre.

« Désormais, les instigateurs du dessous féminin seront alternativement ou concurremment la pudeur et le libertinage. »

La Grèce hellénistique est contemporaine de la puissance romaine, mais les mentalités diffèrent singulièrement des deux côtés de l'Adriatique. La République romaine des premiers siècles est austère. Le sens de l'Etat ne laisse pas aux citoyens de loisirs amoureux, et d'ailleurs considérer son épouse avec concupiscence était du dernier mauvais goût. La décence était de rigueur, et les Romaines se sont enfouies sous leur « strophium », qui maintient les seins et sert aussi de sac à main, leur « zona », qui s'allonge jusqu'à devenir une gaine, et le « cestus » brodé qui couvre de sous les seins à l'aîne. A l'origine, la pudeur avait dicté sa loi, mais dès le II^e siècle, le langage populaire et les poètes ont chanté ces vêtements, traduisant la naissance du fétichisme vestimentaire. Ainsi le cestus est présenté par Martial comme le piège auquel aucun homme ne peut échapper, un appât « encore tout chaud des feux de Vénus ». Cependant, l'ensemble du costume féminin reste dans la tradition, ouvert et flottant.

Quelques siècles encore, et les femmes de l'Empire vont prendre le pouvoir, le seul qui compte : le pouvoir mondain et sensuel. Les Romains avaient encouragé l'activité des courtisanes, et de tout l'Empire débarquaient de jolies filles décidées à séduire tout ce que Rome comptait de mâles. Elles connaissaient tous des artifices et des caresses exotiques, et misaient volontiers sur leurs dessous pour affoler les sensibles Romains. Leur emprise s'affirmant, leurs habitudes vestimentaires se répandirent dans toutes les couches sociales, d'autant plus que le nombre des veuves et des divorcées (donc libres) augmentait, résultat de la mauvaise habitude de marier des fillettes à des vieillards. Malgré une société de type familial et mono-

game, les Romains du I^{er} siècle sont confrontés aux affres de l'amour et de la jalousie, face à des femmes qui basent leur pouvoir sur leur beauté et leur parure.

Un timide essai de ségrégation, et qui rejoint le cas de notre gymnaste crétoise, visait le cas des danseuses et des servantes qui furent obligées de recourir au port d'un caleçon fermé, ou « subligaculum ». Ainsi les femmes sportives ou celles qui travaillent se distinguent par une protection spéciale, jugée pourtant superflue pour les autres. Tout occupés à souffrir entre les jolis bras de leurs amies, les légionnaires avaient perdu de l'œil les grands Barbares velus et vêtus de braies qui grouillaient dans les brumes de l'Europe du Nord. Surnois, ceux-ci en profitèrent pour mettre à bas l'Empire romain avec une facilité déconcertante et prirent leur revanche sur les légions de César. Le sort du monde oscilla entre des civilisés vêtus de toges et des barbares en pantalons. Finalement, il y eut échange de bons procédés : les légionnaires enfilèrent un caleçon (« femoralia ») sous leur jupe et les Barbares snobés furent trop heureux de couvrir leurs braies sous des tuniques. Match nul. Mais tout cela ne concerne pas les femmes, puisque les Barbares aux tresses blondes vauquaient à leurs occupations nues sous leur robe et que les Romaines perdaient peu à peu l'habitude et le raffinement de leurs dessous.

Rideau : noir dans la salle. Aux premiers siècles de la chrétienté et jusqu'au IX^e siècle, l'Europe vit une période de régression, de violence et de désorganisation. Les femmes perdent leur pouvoir acquis au champ d'honneur de leur séduction et redeviennent pour un temps une pénible nécessité dictée par la nature, sinon parfois l'objet de désirs aussi passagers que brutaux... Que va-t-il advenir de notre héroïne ?

(1) « L'Histoire imprévue des dessous féminins » Cécil Saint-Laurent - Ed. Solar. Introuvable en librairie.

PETIT DICO DE LA S.F.

Curtis (Dan) : Jeune réalisateur américain qui se partage entre le cinéma et la télévision, ayant notamment réussi à réaliser pour celle-ci de très nombreux films fantastiques et d'épouvante reprenant des thèmes classiques remis à jour grâce à l'apport de scénaristes de talent (Richard Matheson entre autres).

Curieusement, la carrière cinématographique de Curtis est moins brillante que ses productions TV : *La fiancée du vampire* (1970), *Night of dark shadows* (1971), *Dracula et ses femmes-vampires* (1974) ne sont que des variations assez convenues sur le thème du vampirisme. *Burnt offerings* (1976) est plus intéressant, qui confronte un jeune couple (Oliver Reed et Karen Black) à une maison mystérieuse qui peu à peu envoute ses occupants (ce film est tiré du roman de Robert Marasco, *Notre vénérée chérie*, publié chez Albin Michel).

Plus remplie, son activité télévisuelle se place d'abord sous le signe de la série « Kolchack », dont il signe les deux premières émissions, *The night stalker* et *The night strangler* (en 1970 et 71), propulsant le détective privé vers les frontières du surnaturel en le faisant se confronter notamment à un vampire moderne. D'autres téléfilms, en 73 et 74 (hélas inconnus en France) prouvent, de par leur titre, cette fidélité aux thèmes éprouvés ou aux œuvres classiques : *Frankenstein*, *Picture of Dorian Gray*, *Scream of the wolf*, *The turn of the screw* ; notons également *The norliss tapes*, encore une enquête qui débouche sur le surnaturel, avec en vedette Roy Thinnes, tout chaud échappé des *Envahisseurs*...

Mais on peut avancer sans crainte de se tromper que c'est dans ses trois plus récentes productions TV que Curtis a véritablement explosé (boum) : Tri-

logy of terror (1976) est, comme son nom l'indique, composé de trois courts métrages, dont le scénariste est Richard Matheson (faut-il rappeler qu'il est l'auteur de *L'homme qui rétrécit* et de *Je suis une légende*, tous deux en « Présence du futur »), et la vedette féminine Karen Black. Celle qui louche ? Oui, elle louche. Et alors ? On en donnerait beaucoup de pas bigleux pour un cinq à sept avec elle... Le dernier sketch, *Amelia*, est assez époustouflant, qui fait se confronter dans le huis-clos d'un appartement la belle Karen et une statuette amazonienne, genre fétiche Arumbaya, qui est vivante et animée d'une féroce volonté de meurtre. (On trouve la nouvelle qui sert de base au sketch dans *Les mondes macabres* de R. Matheson, l'anthologie d'Alain Dorémieux rééditée en Livre de Poche ; ça s'appelle *Gibier II*).

Dead of night (1977), dont le titre reprend celui du célèbre film britannique d'Alberto Cavalcanti, est également composé de trois sketches, tous dus à Matheson : *Second chance* (d'après un récit de Jack Finney) est une petite chose poétique où un jeune couple régresse dans le temps grâce à une automobile magique ; *No such thing as a vampire* est un pastiche des histoires de vampires dont il s'est lui-même largement servi auparavant ; *Bobby*, enfin, ressemble à *Amelia*, puisqu'il s'agit une fois de plus d'une jeune femme poursuivie dans une maison déserte, cette fois par le spectre d'un enfant noyé... Le film est certainement le meilleur Curtis, et son long métrage de la même année, *Curse of the black widow* (sur un scénario d'Harlan Ellison, paraît-il très remanié) est un peu décevant, qui renoue avec l'enquête policière : la suspecte se transforme en gigantesque veuve noire pour tuer ses victimes.

Comme tous les réalisateurs qui viennent de la télé et doivent s'accommoder de techniques légères et de tournages rapides, Curtis adopte souvent la courte focale, le gros plan et le montage sec ; mais alors que beaucoup en subissent une complète dépersonnalisation, lui a su au contraire se servir de ces méthodes de production pour redonner un coup de neuf aux vieux thèmes et renouveler complètement l'esthétisme statique du film fantastique (la Hammer), il est d'autant plus scandaleux que les films de ce réalisateur ne parviennent que très rarement sur nos écrans, et il faut ici remercier celui grâce à qui ils nous

sont connus, au moins confidentiellement : Alain Schlockoff, qui en a programmé de nombreux dans les successifs festivals du cinéma fantastique.

Curtiz (Michael) : Ce réalisateur américain, mais d'origine hongroise, né en 1888, mort en 1962, est bien sûr connu avant tout par ses films d'aventures et de guerre, dont les meilleurs sont faits pour mettre en valeur le personnage d'Errol Flynn (*Captain Blood*, *La charge de la brigade légère*, *Robin des Bois*, ce dernier co-réalisé par Arthur Kighley). Mais il versa dans le fantastique



Boris Karloff dans « Le mort qui marche » de Michael Curtiz

au début de sa carrière, avec *L'arche de Noé* (1929), et *The mad Genius* (1931), films dont on ne sait rien. *Doctor X* (1932) met en scène un médecin (fou, évidemment) qui, manchot, est fabriqué une prothèse plastique échappant à son contrôle et le poussant à commettre d'horribles meurtres.

Plus connu est *Le mort qui marche* (1936), où Boris Karloff, condamné par erreur et électrocuté, puis ramené un temps à la vie par un savant (pas fou), poursuit de sa vengeance ceux qui l'ont jugé. Ce film, à prétentions sociales, reste très schématique, mais contient quelques séquences intéressantes où Karloff, hâve et cheveux blanchis, se glisse dans des ruelles sombres ou grimpe quelque escalier craquant avec la démarche saccadée du *Frankenstein* de Whale.

Masques de cire (*The Mystery of the Wax Museum*, 1932) reste son meilleur film, qui doit ravir

(suite page 62)

LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

Nom :

Adresse complète :

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

Prénom :

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - 130 F
☐ 1 an - 52 numéros - 250 F

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichissez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duché en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 29 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Le con se surpasse 30 F
 - ☐ Ou s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi 30 F
 - ☐ J'ai pas une banane ? (épousé) 30 F
 - ☐ Les v'elles putes 25 F
 - ☐ Du côté des violes 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- WILLEM**
- ☐ Chez les obsédés 11 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- GÈBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F
- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous envelopper ? 11 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 20 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Les Français me font rire 12 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- BARBIER**
- ☐ Lycéons 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
 - ☐ La révolte des ratés 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 35 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Édouard suiv. de la Réserve 30 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI ET MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspaton 35 F

- WOLINSKI**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

- PICHARD ET WOLINSKI**
- ☐ Paulette Tome 1 95 F
 - ☐ Paulette Tome 2 95 F

- CREPAX**
- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 28 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F

ATTENTION !
• Port gratuit
pour toute commande
égale ou supérieure à 150 F.*
• 20 % de réduction aux
abonnés. Voir au verso.

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'aplique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM _____

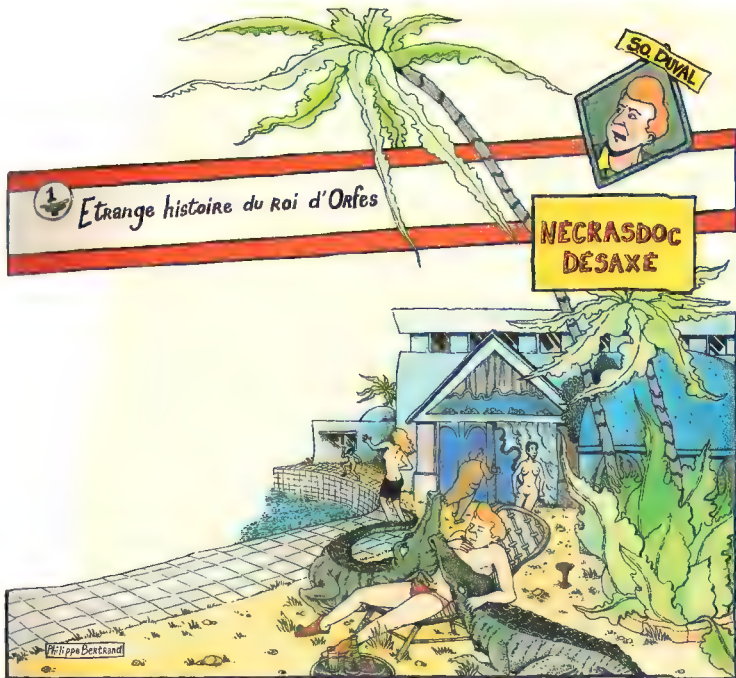
ADRESSE COMPLÈTE _____

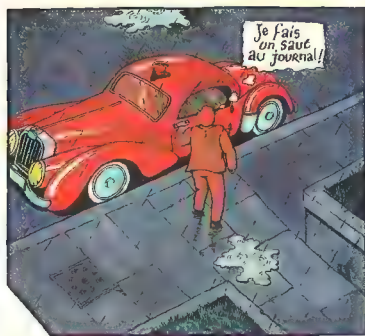
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

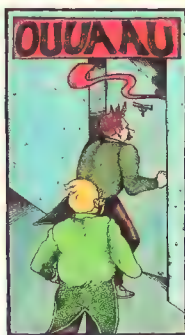
* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :

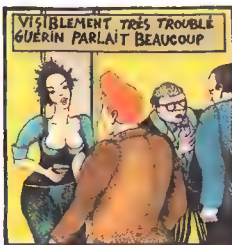
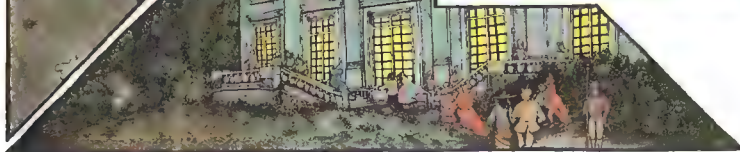
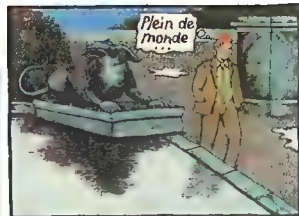
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

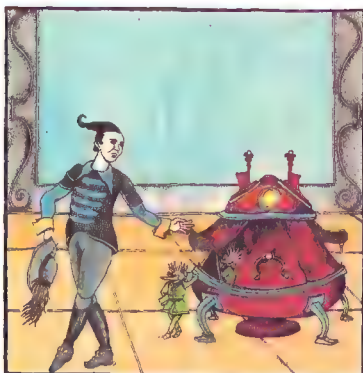


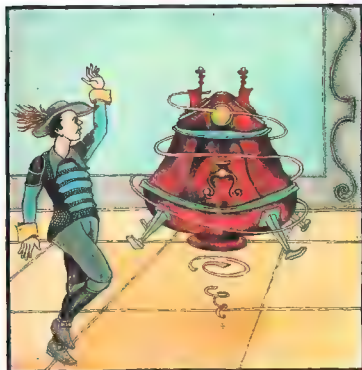










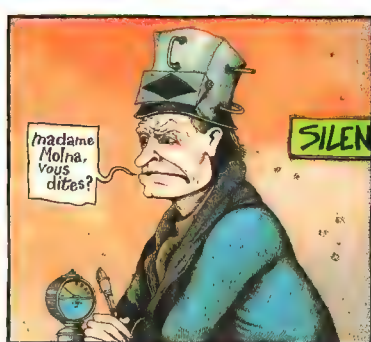
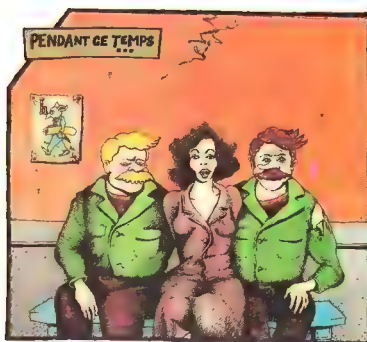


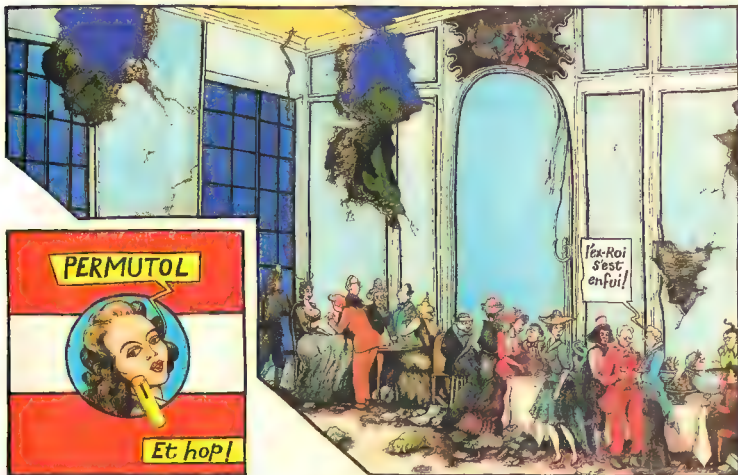


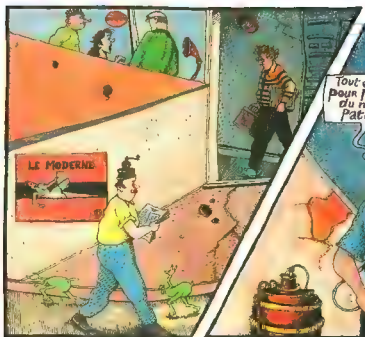


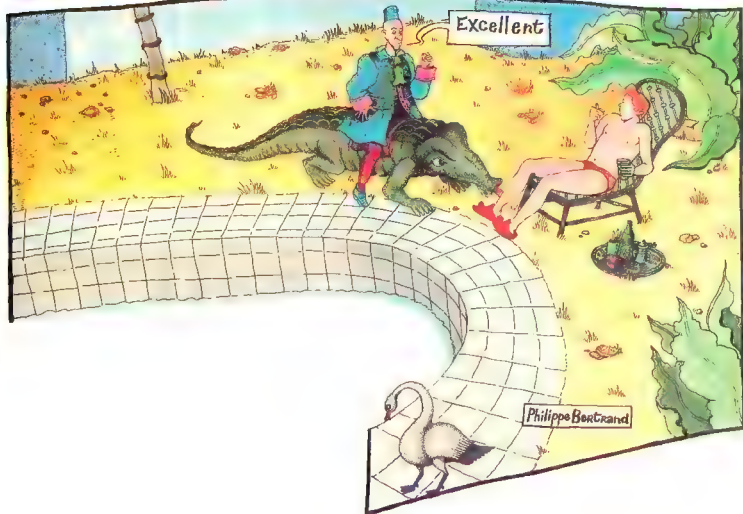




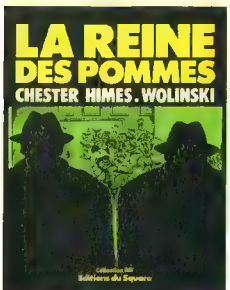
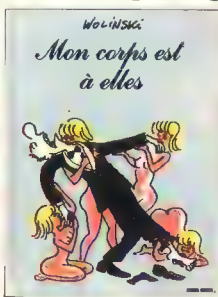
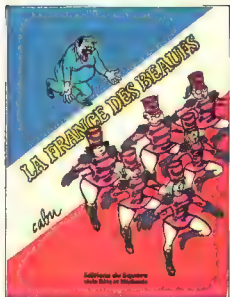








DERNIERS PARUS AUX EDITIONS DU SQUARE



Les Éditions du Square présentent les trois premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité.



Faulette par Claude Creges. 12 pages illustrées.
Entre Alice au Pays des Merveilles, les Perils de
Fantine, voire les aventures délectables, dénuées et de
l'ordre d'une naïve bûcheronne et de son oncle, l'homme
à la machine à vapeur.
Voyage autour du monde, le plus bel et le plus riche
de France.
L'œuvre d'un grand artiste, illustrée, avec une
couverture en cuir, une pochette de papier.
Format : 11 x 17 cm. Pages : 12. Tirage limité.

Les trois volumes de cette collection de luxe ont
un format 22,5 x 24,5 cm, les brochés dans un format
certain épais, poches et tranchées, présentés dans une
couverture en cuir, à l'exception de la dernière qui est
en papier.

Prix journal 11 F. 6 volumes.

Emmanuelle par Claude Creges. 12 pages illustrées.
nouvelle Aline.

Un livre pour passionnés. Il est le plus grand livre
de la collection.

Grand Creges, maître de l'illustration, a travaillé à
créer le plateau du monument, pour représenter la
vie d'Aline, du personnage.

Son Emmanuelle est un livre illustré, d'un
style et mouvement, une géométrie de l'œuvre, d'un
style sous les fantômes du monde.

Un livre de la collection de la plus grande œuvre
de la collection.

Offre spéciale au dos

OFFRE SPECIALE

Pour l'achat groupé
de ces trois premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

198 F

FRANCO DE PORT

au lieu de 283 F, soit une économie de 85 F
+ port gratuit!

BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crepax, en édition de luxe, au prix spécial de 198 F franco de port les 3 volumes.

Nom _____ Prénom _____

Adresse complète _____

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Éditions du Square.

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation aux frais de port et d'emballage. Votre commande vous parviendra par train/bateau.



Plus que vingt quatre fois dormir... et c'est Noël ! Doux Jésus ! Que de « Noël », que de « Noël » ! Il y a celui, smoking et robe du soir, qu'on passe (smart) à la campagne chez des amis. Ils viennent de se marier. Encore il-légitimes, régularisés ou rassis, les couples s'y pressent. Le souper sera au champagne. En l'at-tendant, on s'enivre avec ré-sERVE tout en ingurgitant des za-kouskis où le caviar voudrait do-miner. Plus tard, beaucoup plus tard, certains perdront la tête au point d'aller se frotter à la ca-naille dansante du bourg voisin.

Farandoles finales et retour, les essieux plantés dans les labours. Le fermier qu'il faut aller réveil-ler les pieds trempés. L'ami, chère mais pâlassante, glacée de brume et d'humeur, et le tracteur. Le jour levé de grisaille, la route aléatoire et, enfin, la mai-son... Les bains brûlants et le thé tout autant. Un court et mauvais sommeil, et puis l'amour, l'amour à la migraine. Seule-ment anesthésiée par les whis-kies - alka - seltzer... Alkasôtra-Kâmaseltzer. Il y a, bien sûr, les Noël parentaux, dinde et mar-rons, sapin, cadeaux, où la con-vivialité à peine forcée masque

tout juste certaines sourdes dé-stations. Il y a aussi l'in-croyable santé des réveillons-mogadon couchés dès 21 heures pour, aux aurores, dans l'air gelé de la plage, s'apaiser de marches éreintantes. Il y a en-fin, il y a surtout, les Noël chré-tiens où les minuits solennels en-chantent l'âme déjà grisée de poignant grégorien... Cependant qu'à tout rompre, les mains, roi-des d'émotion sinon de froid (1), serrent l'accoudoir de velours des prie-dieu ; là-bas, dans la clôture, une à une et pieds nus, les Clarisses (2) s'approchaient de la Sainte Table. Lorsqu'elles en revenaient, qu'elle était sin-gulière et lumineuse la fraîcheur de leurs visages soudain transfi-gurés !

Chers lecteurs, ce ne sont bien évidemment pas les « options-Noël » débauchées (3), familiales ou sportives qui retiendront votre attention. Oh, que non ! Vous ne voudrez retenir que l'at-mosphère conventuelle et re-cueilie des messes de minuit qu'élève à Dieu l'élégante prière des ogives... « Quelles ogives ? », me demanderont certains lec-teurs paranoïaques ayant abusé de drogues douces. Surtout,

DOMMAGES DE GUERRE



qu'ils se rassérénèrent aussitôt ! Il ne s'agit pas d'ogives de missiles à longue ou moyenne portée, mais de collines, *revival* et byzantino-romanes, de l'église Saint-Martin de Chauny (4) dont, ce mois-ci, je me proposais (avec votre tacite accord) d'entamer l'étude.

Cependant et auparavant, il me faut, à regret, faire une parenthèse qui se trouve être aussi une mise au point... Car, dans la reconstruction des églises dévastées, les coopératives des Dommages de Guerre ont été défaillantes ! Certes, on ne pouvait faire grief aux communes, au milieu de la désolation générale, de courir au plus pressé ; mais, s'il avait fallu les attendre, les frères baraqués-chapeliers qu'elles avaient édifiés se seraient effondrés bien avant que les plus humbles des clochers ne fussent relevés... C'est pour leur venir en aide que fut fondé en 1921, sous l'impulsion du cardinal Luçon (5), archevêque de Reims, le Groupement des églises dévastées de France, dont le but était de faciliter leur reconstruction en faisant appel à la solidarité des catholiques par l'émission d'emprunts spécialisés. L'idée était juste et ces emprunts furent rapidement couverts (6). Mais, s'inquiéteront de scrupuleux lecteurs, peut-on, dès lors et encore, classer les églises dévastées dans l'architecture des Dommages de Guerre ? Je leur répondrai : oui ! En prenant son toutefois de préciser : architecture diocésaine de Dommages de Guerre catholiques.

Certes, le bilan artistique des coopératives diocésaines est aussi vaste que complexe et parfois sujet à caution. La plupart des communes avaient déjà pris, au moment de leur affiliation au Groupement, des engagements avec des architectes et des entrepreneurs dont la valeur professionnelle était fort inégale. Et si des comités composés d'hommes de l'art les plus qualifiés jouaient un rôle d'appel, leurs examens des projets ne permettaient pas toujours d'arrêter les fautes de construction les plus grossières ou les erreurs liturgiques les moins acceptables (certains architectes durent recommencer plusieurs fois leur projet). Mais qu'importe ! N'eussent-elles eu à leur actif que d'avoir révélé le talent d'un architecte fait de mesure, de respect de la tradition et d'innovation modérée, qu'il faudrait applaudir à l'œuvre des coopératives diocésaines.

Fort heureusement et quoi qu'il en soit, les inspirations très diverses, il y

en eut plusieurs. Je pense notamment à MM. Grange et Bourquin pour l'église de Mont-Notre-Dame ; MM. Charavel, Enault et Melandès pour celles de Jussy et de Roupay ; M. Luciani pour celles de Bichancourt et de Notre-Dame de Chauny. Mais assurément, avec son église Saint-Martin de Chauny, M. Jardel les surclasse tous avec cette aisance majestueuse qu'on retrouve dans les aimables cadences de son génie. C'est M. Taillibert (7) qui disait que « par son équilibre silencieux et ses fonctions biologiques, l'architecture se constate mais ne s'explique pas ». C'est si vrai pour Saint-Martin de Chauny, et j'adhère si totalement à cet intelligent concept que je ne saurais vous expliquer la pure église de M. Jardel... Cela ne doit pas vous empêcher de la constater.

Jean-Marie de Busscher

(1) La plupart des églises sont actuellement chauffées au moyen de ces grils au butane qui, suspendus au-dessus des nefs, les chauffent tout en laissant les pieds de glace. C'est très bien connu, lorsqu'on a chaud aux pieds on a chaud partout, mais, étant également vrai, qu'on ne permette de dire haut que le « positionnement » de ces grils est détestable.

(2) Les Clarisses sont des reliquieuses de l'Ordre de Sainte Claire dont la règle est d'être « suspendues ». Vatican II et ses accommodements devaient me permettre de revoir plus familièrement qu'au parloir grillagé la mère abbesse et de leurs couvents du monde, jadis, fort bien connus. Ce même et bienvenu article complé l'autorisa par la suite à faire un autre emprunt. Pensionnaire assidue de l'époque de sa superbe abbaye, j'assistai à nombre d'offices, goûtant dans l'ombre les chœurs des vierges vouées au Seigneur.

(3) Attention ! « Noël au boxon. Pâques au ti son ».

(4) L'église Saint Martin de Chauny n'est pas en impérieuse attente. Son coût de construction fut important : 4 193 000 F. Elle venait en seconde position après Mont-Notre-Dame (5 millions), et précédait celles de Saint Pierre Asile (3 millions 800) et de Coucy le Château (3 millions). Pour une meilleure compréhension de l'importance de ces budgets, sachez que huit églises coûtèrent de 2 à 3 millions, trente quatre de 1 à 2 millions, cinquante six de 500 000 francs à 1 million, cent trente de 100 000 à 500 000 francs, ces dernières ne voulant s'adapter qu'à leur humble rôle d'église de village. Aaaaah, la note passionnante !

(5) Le cardinal Luçon était un ami de M. Marbeuf, évêque de Meaux, qui, des rives d'une Marine dramatique et à l'adresse de l'évêque major allemand nous combla de l'été 1914 : « J'ai déclaré simplement : Tu n'iras pas plus loin ». Ce que j'Allemand fit sans demander son reste.

(6) La prudence de sa direction lui a permis de trouver dans le maniement des fonds d'emprunt, les moyens d'assurer son budget, sans rien demander aux communes, ainsi que d'éviter les frais d'une date moyenne d'exigibilité, particulièrement lourde. Les remboursements du fonds de travaux furent des émissions du Groupement d'une courte durée, d'années, rentrent dans le cadre de l'interdiction d'appel au crédit, de participation à des emprunts émis par des groupements non spécialisés de titres amortissables et de quelques allocations d'espèces, montant à 7 millions. Aaaaah la note intéressante !

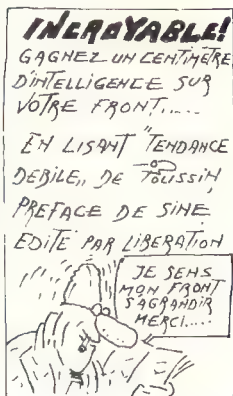
(7) Roger Taillibert, architecte dont l'œuvre maîtresse est le complexe olympique de Montréal au Québec et dont *Barrière*, a dit comme « un des esprits » du mouvement des Quattrocento, à la fois homme d'art et de guerre ». Toutefois, si Roger Taillibert a mal compris l'architecture, les églises québécoises n'éprouvent aucune difficulté à expliquer leur mauvaise humeur face aux « bébêtes » de condottieri du préconstruit. J'ai pu le constater.

PETIT DICO DE LA S.F.

(suite de la page 40)

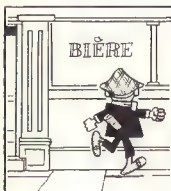
notre poteau Manchette. On connaît l'histoire de ce sculpteur qui, rendu inapte à son art à la suite d'un accident, se contente désormais de recouvrir d'une mince couche de cire les « modèles » qu'il trucidait. Le remake d'André de Toth, en relief (1953), est aujourd'hui beaucoup plus célèbre mais, lorsqu'on voit le film original (comme *Le mort qui marche*), il a été programmé il y a quelques années à la télévision), on se rend compte que de Toth est allé jusqu'à reproduire plan par plan le film de Curtiz. Ce dernier ne peut naturellement en aucun cas être considéré comme un auteur, et il a fait du fantastique comme du western et du policier, aux ordres des studios. Mais, travaillant à la Warner, dont une des spécialités, dans les années 30, était précisément le fantastique, il a bénéficié du climat de l'époque et ses réalisations en ont le côté soigné, policé, avec les reconstitutions en studio et l'éclairage expressionniste. Sans doute les films de Curtiz, trop lèchés, n'engendrent-ils que médiocrement cette épouvante spécifique qui vient du trouble et des ombres, mais son goût pour la violence sèche et sans bavure morale parvient à leur communiquer, dans les meilleurs moments, un punch enviable.

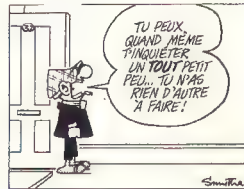
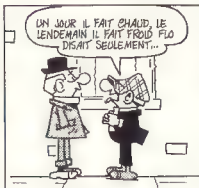
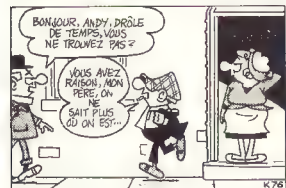
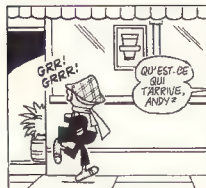
Andreuvon



ANDY CAPP

Smythe







LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

商標登録
花玉店



同押切町三丁目出店 安藤新吾
筆墨硯問屋
名古屋市中茶屋町三丁目 安藤伊兵衛

AFFICHES JAPONAISES (1).

Ceci est une affiche japonaise datant de 1910. Le produit dont, en termes particulièrement chaleureux, elle vante les qualités et mérites n'est pas, comme certains pourraient l'imaginer, quelque archaïque mais néanmoins probant ancêtre de notre moderne vibromasseur à piles incorporées... Non, il s'agit d'une « pub » pour un matériel de calligraphie (2). Aah ! Quand l'érotisme ne s'emmêle pas les pinceaux afin de les vendre, Dieu, que notre joie est grande !

(1) Du XVIII^e à nos jours, quoique jusqu'au 13 janvier 1980, au musée de l'Affiche, 18, rue de Paradis, X^e

(2) De l'avantage de lire couramment le japonais

LES CHATEAUX DE L'INDUSTRIE

Entre 1830 et 1930, la mégapopolis « Lille-Roubaix-Tourcoing » connut un développement dont la fougue fut sans pareille en France. Les succès industriels et commerciaux devaient s'y exprimer en d'invraisemblables Palais des Mille et une Nuits facturières et autres redoutables forteresses



crénelées d'industriels labours. A leur écartique exemple, la métropole du Nord vivait d'ailleurs de stupéfiants contrastes... Cependant que Berlioz y dirigeait sa *La crymosa* chantée par mille exécutants, dans l'ombre hernieuse de ses faubourgs un ouvrier (2) ne composait-il l'Internationale ? Et, si, des « trois cents familles », Lille fut de tous temps un des berceaux les plus prolifiques, n'envoyait-elle pas à la Chambre le propre gendre de Karl Marx ? Quoi qu'il en soit, c'est en 1975 que la Direction de l'Architecture confiait aux Archives d'Architecture Moderne le soin d'une recherche sur le patrimoine architectural du XIX^e dans la métropole du Nord. Outre qu'il nous permet de reconsidérer l'éclectisme tant décrié pendant des décennies, ce travail nous livre aussi un témoignage : celui d'un siècle de luttas qui, du rationalisme labroustien d'un Vandenberg, nous conduit à un régionalisme vécu comme une réponse cohérente aux propositions cubistes d'un Mallet-Stevens. Ce n'est pas le moindre de ses mérites !

(1) C'était, du 18 octobre au 30 novembre, une exposition présentée par le ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie dans le cadre de la campagne des 1000 Jours pour l'Architecture à la S.A.D.G. Toutefois, deux ouvrages ont été édités à cette occasion par A.A.M. Editions : « Le siècle de l'éclectisme » et « Les Châteaux de l'industrie »

(2) Eugène Pottier, on l'oublie trop souvent !

UN JOLI LOT DE PICASSOS

Hé, hé ! Pas folle, la justice française, de donner raison aux prétentions à l'héritage des enfants non reconnus du peintre : Maïa (de Marie-Thérèse Walter) et Claude et Paloma (de Françoise Gilot) ! C'est que, après cet humain jugement et si l'on additionne bien, il ne s'agit plus d'une



succession et de deux héritiers (Jacqueline Picasso, la veuve, et Paul Picasso, le fils) mais de deux successions et de six héritiers (Paul étant mort entre-temps, laissant deux enfants : Marina et Bernard). Réfléchissons, en dehors du nombre des héritiers, qu'est-ce qui augmente ?... Sinon les droits de succession revenant à l'Etat ? Ils se montent à près d'un tiers... Un tiers de quoi ? Un tiers d'un héritage fabuleux dont Maurice Rheims, assisté de six collaborateurs, a mis plus de deux ans à faire l'expertise (2). Montant des droits : 290 millions de francs lourds.

Les héritiers, par le système de la dation (3), ont été autorisés à les payer en œuvres du maître. Or ce sont les plus belles, puisqu'aussi bien ce sont les Picassos de Picasso. Cette dation nous avantage. Nous aurons bientôt à l'hôtel de Juigné, dit hôtel Salé, un musée Picasso unique au monde. Mais elle avantage aussi les héritiers. En effet, pour pouvoir payer leurs droits ils auraient dû vendre nombre de tableaux. Leur brutal et quantitatif accès sur le marché aurait risqué de faire chuter leur valeur marchande, alors que leur retrait définitif dans un musée ne pourra que faire augmenter celle des nombreuses autres œuvres qu'ils possèdent encore.

C'était la page boursière des Carnets français de la Vraie Beauté zinzin.

(1) Ce joli lot est exposé, du 12 octobre 1979 au 7 janvier 1980, au Grand Palais, entrée par le grand péristyle

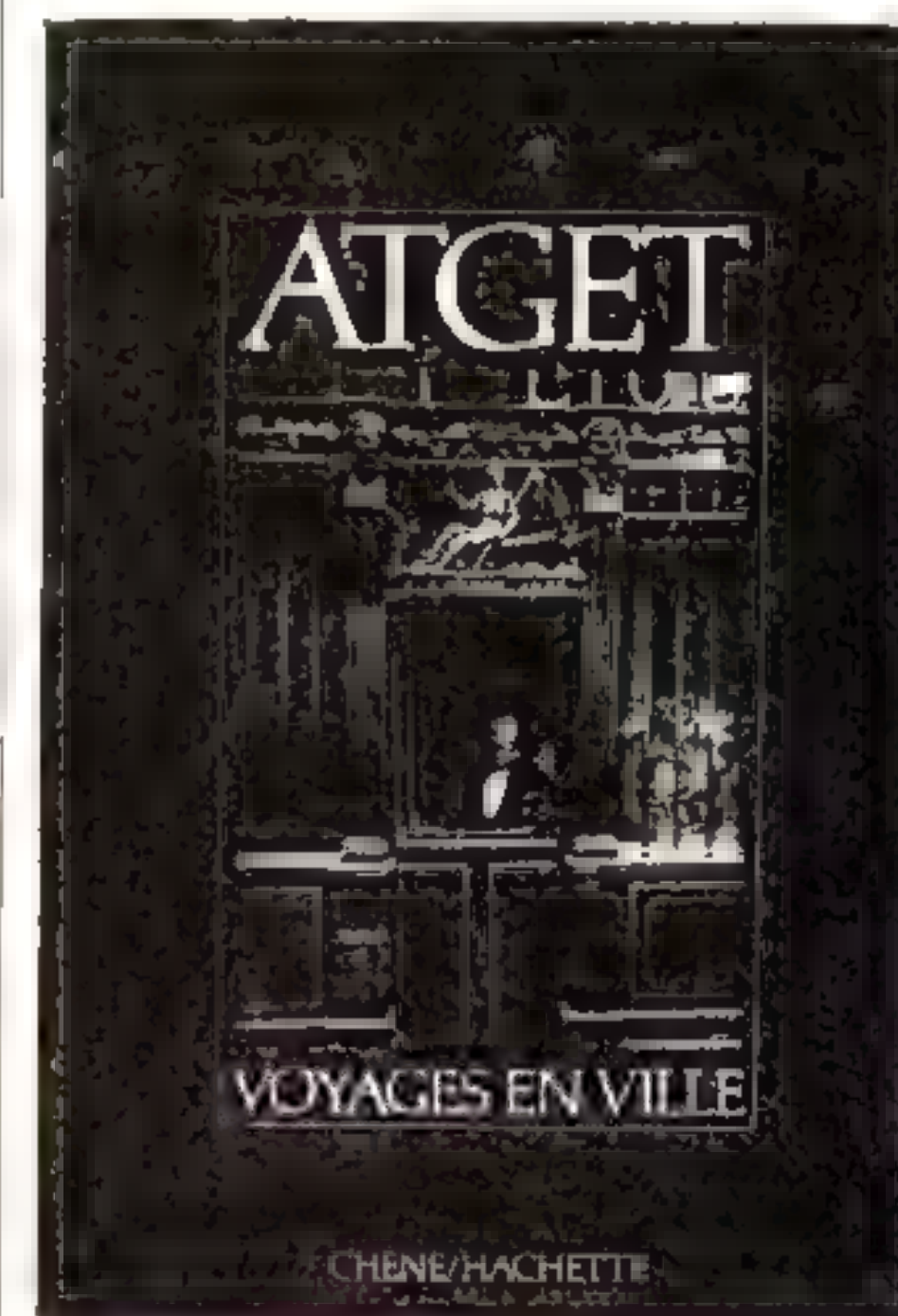
(2) Fainéant, ce maître Rheims ? Voire ! Il y avait à expertiser 1 185 tableaux, 7 089 dessins, 1 228 sculptures, toute la céra-

mique (3 222 pièces), tout l'œuvre gravé (30 000 estampes), plus une centaine de carnets de dessins

(3) Le système de la dation permet à l'héritier d'une collection de payer ses droits de succession en nature. Cependant, ne vous imaginez pas payant les vôtres avec une partie de la collection de cartes postales que vous auriez légué quelque généreuse tante. La commission interministérielle pour la conservation du patrimoine artistique n'accepte que les œuvres exceptionnelles

ATGET

Vraiment, le travail du photographe est essentiel. Il est la mémoire collective. Pour s'en persuader, il suffit de feuilleter les « Voyages en ville » d'Atget (1).



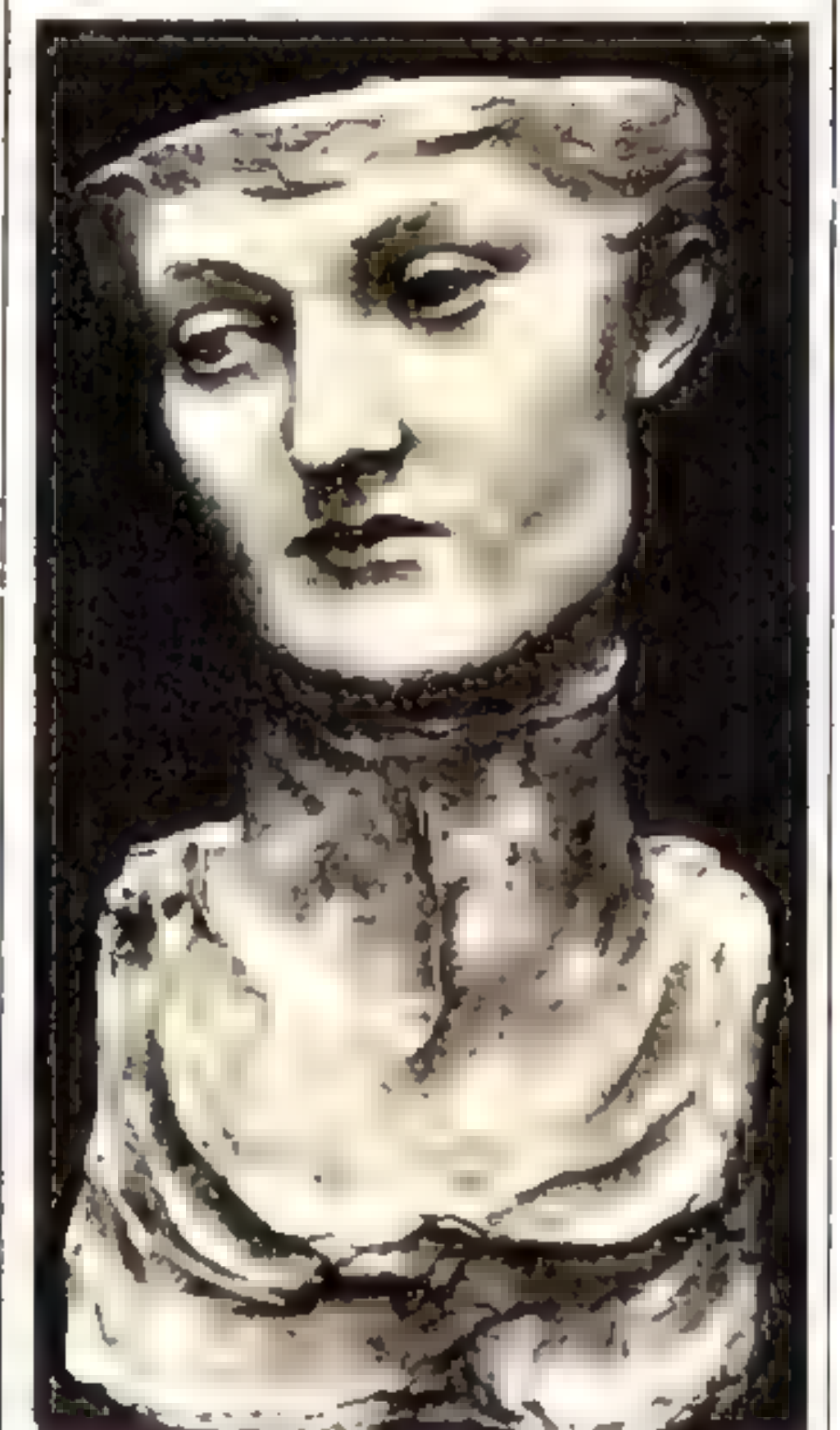
Quelle pièce accablante (une de plus) à verser au dossier des urbanisations imbéciles !

(1) Aux éditions du Chêne. Charmant « petit Noël » à vous offrir

FERNAND KHNOPFF (1)

Extraordinaire rétrospective que cette exposition consacrée au maître du Symbolisme belge, maître surtout dans l'art de projeter ses phantasmes dans la pierre ou sur la toile. La conception de l'insolite ou du bizarre n'est pas française. Il faudra la vogue des romantiques allemands et l'avènement de la psychanalyse pour qu'on cesse de couvrir les mobiles profonds du manteau grossier de la cocasserie. Si vous voulez en arracher les derniers lambeaux qui, peut-être encore, occultent l'insensée acuité de vos regards, courez voir cette exposition... Vous apercevrez, alors et aussi, que le surréalisme était une bien médiocre resucée

(1) 150 peintures, dessins, sculptures et photographies provenant de collections publiques et privées d'Europe et d'Amérique, au musée des Arts Décoratifs, jusqu'au 31 décembre

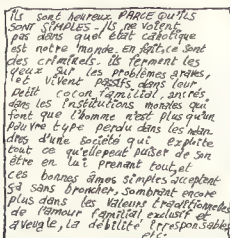
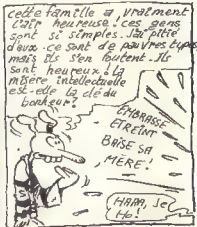
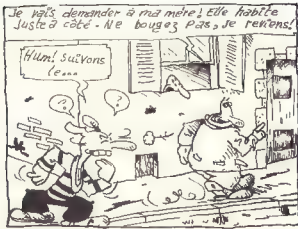


Jean-Marie de Busscher



LE METRO
ENTRE
LES LIGNES
BENJAMIN LEGRAND
PATRICK DUVAL
EDITIONS ENCRE

DESIRÉ GOGUENEAU





Hyères (Var) 9-1/86.

Michèle Vauz

Ch. Durand Royer

J. D. L'Herminier

Place de l'Indépendance

LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSES SUCRÉES

Assise sous le palmier de l'affiche, elle regarde le catalogue. Sur la couverture : « Festival International... » 16 h 30. « Le Brouillard. Japon, 72. De Hagihara. Synopsis : « L'écran apparaîtra à peu près blanc au début, mais graduellement les images se révèlent. » Noir intégral. Elle trébuche sur un pied puis s'installe. Quelques têtes familières surgissent de l'obscurité.

A la Rotonde, les photos couleurs sont superposées. Le sélectionneur du Festival démissionne en première page. Agit-prop, agit-press. Le calendrier social de la journée s'annonce strictement personnel et sur invitation. Déjeuner avec le maire sous la pinède. Dubonnet, pastis, Martini. Tables interminables garnies d'odes à la gloire de la figue. En allemand, la recette du « Geschmorter Fasan mit Feigen » (faisan poêlé aux figues). Les vedettes arrivent. Thon, tomates et olives attendent leur tour, sans éclat. Elle se fait une liste de films à voir. La mousse au chocolat et les tickets restaurant la dépriment autant.

Quelques loulous de Poméranie dehors devant la 3. Ils parlent d'avant-garde ringarde. Le soleil se heurte à leurs Perfectos noirs. Dans la 2, le film est fini. Elle reste dans la mer jusqu'à ce que l'eau devienne tiède. Un pêcheur lui fait goûter des oursins frais. Elle remarque pour la première fois les parois roses et ver-

tes de la coquille. A Carqueiranne, sur la place, elle s'arrête chez Marie (1) pour manger une glace. Elle retrouve la fraîcheur lisse de l'oursin. Films ratés ou à ne pas rater ? Elle a perdu son programme.

En ville, on se bouscule. Hôtels et cafés complets. L'habitante lui offre sa maison aux bougainvillées. Elles se voient le matin dans le jardin, pour le petit déjeuner. Une histoire de deux Anglaises enfermées dans leur villa fin-de-siècle la poursuit. Elle l'associe au ruskinisme. Parfums d'ananas et de pur chèvre à la cuisine. Trois sacs de glaçons dans le congélateur attendent la fête. Peter Prostadt présente Margaret Biglytho en relief. Fassbinder cite Sirk : « On ne peut pas faire des films sur quelque chose, on ne peut faire des films qu'avec quelque chose. » Six heures du matin. Images flouées. Darjeeling au lait, toasts beurrés, fondu-enchaîné.

Au café, elle trouve un blooknotes oublié entre deux films. Les écrits au feutre noir ne sont pas toujours déchiffrables. «... déconstruction didactique de l'image... terne éternel des stars... pétales plaquées plastiques... Hollywood - les anges plangent, cool ». L'arrivée des pompiers la surprend. Alerte à la bombe. Brouhaha scintillant de la soirée de clôture. Distribution

de sifflets-sucettes aux forces de l'ordre.

Dans la zone piétonnière de la vieille ville. Cherchant d'où vient l'arôme de pur beurre le matin, tôt, elle se trouve devant la porte ouverte de la Biscuiterie Gobbi (2). Monsieur et Madame Demaria, successeurs. Il n'y a que deux pièces ; le four au feu de bois et la cuisine. Les cakes délicieux sortent de la chaleur moelleuse du four. Amandes broyées et grillées sur place pour les petits gâteaux carrés - Madame Demaria les saupoudre légèrement de sucre avant de les mettre dans un petit carton. Sur la table de la cuisine, un mille-feuilles (sur commande uniquement) aux strates crémeuses et aériennes.

Elle les quitte à regret. Dans le train, son carton de gâteaux sur les genoux, la notion d'œuvre d'art la persécute.

Vivan Ostrovsky

Avec la participation de la Municipalité de Hyères, du Conseil général, du Centre national de la Cinématographie. Nous remercions aussi toute la fine équipe du Festival international du Jeune cinéma de Hyères 1979.

1. Carqueiranne (Var). Glaces Marie 300 auufs frais par jour. Ouvert tous les jours de juillet et août jusqu'à 23 h. En septembre, fermé le lundi.

2. Biscuiterie Gobbi, 4, rue des Savonniers, 83 Hyères

écrit à la main

UNE ÉCHELLE APPUYÉE CONTRE LE MUR ATTIRA MON ATTENTION.

COMMENT POUVAIT-ELLE TENIR EN ÉQUILIBRE ALORS QU'ELLE NE FORMAIT AUCUN ANGLE AVEC LE MUR.

UN MUR PARAISSANT LÉGÈREMENT PENCHÉ DE CE CÔTÉ-CI... EN M'APPROCHANT DE L'ÉCHELLE HAUTE DE QUATRE BOIS MÈTRES, ATTEIGNANT LE HAUT DU PLAFOND, J'EUS UN DÉBUT DE RÉPONSE AUX QUESTIONS QUE ME POSENT CET ÉTRANGE SPECTACLE.

DÉPASSANT DU MUR, DEUX MAINS TENAIENT SOLIDEMENT LE HAUT DE L'ÉCHELLE, L'EMPECHANT DE TOMBER.

CELA NE M'EXPLIQUAIT PAS POURQUOI ON AGISSAIT DE LA SORTE, MAIS UNE GRANDE PART DU MALAISE QUI M'AVAIT SAISI SE TROUVA DISSIPÉ.

IL FAUT DIRE QUE DANS LA PÉRIODE PRÉCÉDANT IMMÉDIATEMENT LES ÉVÉNEMENTS QUE JE ME CAUS PROPOSÉ DE RAJOUTER, J'AVAIS VIEU DANS UNE AMBIANCE PROFONDEMENT NUISE PAR L'INSTABILITÉ DES ÉTATS ET DES CHANGES, SANS CESSER CONFRONTÉS À DES PHÉNOMÈNES INEXPLICABLES ALLANT JUSQU'À ENTRAINER MON DÉTENTE PROPRE DANS UNE ATROCE ROUE DE PERCONNATÉS EMPLOIÉES À DES CONNAISSANCES OU VEDETTES DE L'ACTUALITÉ.

QUI ÉTAIS-JE ? GÉRONDAIT LA QUESTION QUI AVAIT ASSOMBRÉ LE PLAISIR DU RÉVEIL.

QUI ÉTAIS-JE ? JE CROYAIS ME LE RAPPELER, PROBABLEMENT CET HOMME N'RE QUI ÉTAIT ÉCROUÉ SUR SON UTÉRUS SOIR, ET QUI COMME TOUJOURS EN PAREIL CAS, AVAIT REVÊTU DE LA DIFFICULTÉ DE VIVRE, CES LÈVRES ANGOISSÉES NE SUPPORTEMENT QUE L'ORDRE, LA PROPRETÉ, L'ÉTERNITÉ, ET SURTOUT LA COHÉRENCE, ASSÉMBLAGE IMPOSSIBLE, ESPOIR TOUJOURS DÉFUS, MAIS JAMAIS FOURNANT AVEC L'INTENSITÉ QUI L'AVAIT CARACTÉRISÉ CE MATIN-LÀ, SOUS LA FORME D'UNE ÉCHELLE CONTRE LE MUR.

UNE TRÈS JEUNE FEMME... JE DIS FEMME PARCE QU'ELLE

LE TENAIT UN ENFANT DANS SES BRAS, MAIS ELLE AURAIT TRÈS BIEN PU PASSER, POUR UNE FILLETTE... QUI S'ÉTAIT APPROCHÉE ELLE AUSSI DE L'ÉCHELLE ME DIT-HEUREUSEMENT QUE QUELQU'UN TIEN

L'ÉCHELLE, SINON ON SE LA PRENDRAIT SUR LA FIGURE... VOUS AVEZ RAISON, MADAME, MAIS CE N'EST PAS LA RÉPONSE QUE CA M'INTÉRESSE.

VOUS SAIEZ QU'ON T'ATTEND DE GRIMPER POUR VOIR QUI C'EST QUI LA TIEN, JE VOUS CONFIE GUSTAVE, SI VOUS N'Y VOYEZ PAS D'INCONVENIENT.

LA CURIOSITÉ DE CETTE FILLETTE... L'INVITÉE JUVÈNE DÉCOUVERTE PAR L'ESCALADE NE LAISSAIT AUCUN DOULE, IL S'AGISSAIT BIEN D'UNE FILLETTE... FAISAIT PARAITREMENT MON AFFAIRE.

CETTE ENFANT RÉAGISSAIT ÉVAGÉMENT COMME IL ÉTAIT NÉCESSAIRE D'AGIR ET COMME NI MON CORPS ET NI MON CERVEAU N'EN ÉTAIENT CAPABLES. JE RESTAIS EN EFFET SOUMIS À UN CONDITIONNEMENT DE MON RÉCENT CAUCHEMAR : SANS POSSIBILITÉ D'INFLUER SUR LE COURS DES ÉVÉNEMENTS.

LA FILLETTE, ARRIVÉE À HAUTEUR DE LA FENÊTRE, L'ENJAMBÉ UNE DERNIÈRE VISION CHARMANTE, PLUS LES MAINS ENTRAÎNERENT L'ÉCHELLE QUI DISPARUT ELLE AUSSI DERRIÈRE LA FENÊTRE.

DANS MES BRAS, L'ENFANT ÉTAIT TOUT FROID. POURQUOI ? IL ME ME CLAQUE PAS DANS LES MAINS, PENSAI-JE.

J'APPELAI : FILLETTE ! FILLETTE ! PAS DE PORTE PAUVRE ÉLÉPHANT, IL AAIT BIEN FEL DE CHANCE D'AVOIR UNE MANAN SI TENDRE !

MAIS ÉTAIT-IL BIEN À ELLE ? CAR IL ME RÉGÉNÉRAIT AÉZEL, CET ENFANT, APRÈS TOUT, CETTE CONSTATATION ME FRAPPA DE PLUS EN PLUS, PAS UNE RESSONNANCE PINSQUE MAIS UNE PARENTE DANS LA MATIÈRE.

IL ÉTAIT COMME FAIT DU MÊME TISSU RAYÉ DE JARGES BANDES HORIZONTALES... BON D'AB, L'ENFANT N'RE D'ABOR ME PARUT PAS CE COSTUME, CE N'ÉTAIT DONC PAS MORT.

LE BROUILLARD S'ÉCARCISSE ÉCARTANT, L'HOMME N'RE, C'EST DANS LE PÉRETOIRE QUE JE L'AI MIS VU. L'HOMME N'RE NE PEUT PAS

VIVRE - PRISONNIER RETOUSTOIT, TU POURRAIS EN PLUS ÊTRE SAOULÉ, NON RERAS FACÉ À L'AFFICHE, DEMAIN JE DÉRAINERAI MOI AUSSI, RETOUR À MA CELLULE AVEC LA CERTITUDE QUE C'ÉTAIT LA DERNIÈRE FOIS. POURQUOI LA DERNIÈRE FOIS, BORDEL DE MERDE ?

C'EST CA ! AUTOURD'HUI, JE M'EN VAIS ! ROBERT PLACERA UNE ÉCHELLE... OH, NON ! C'ÉTAIT DONC SA MAUDITE CERVEAU PLEIN DE TROUS, C'EST LA FAUTE SI JE SUIS LÀ, C'EST TA FAUTE SI T'Y RESTE.

J'AI TUÉ MA SOEUR, PARHÉ ! IL IMPOSSIBLE DE ME DÉFENDRE, J'AI TOUT COULÉ, RIEN MON BEAU-FRÈRE PREMIER NON ÉVALUON, JE N'AURAI QU'À ME DÉGUISER EN PETITE FILLE DU DIRECTEUR DU PENITENCIER ET GRIMPER À L'ÉCHELLE QUI IL ME TENDRA ET MISÈRE !

TIENS LA FILLE DU DIRECTEUR QUI REVIENT.

C'ÉTAIT LE MONSIEUR AVEC UN MASQUE. IL M'A MIS DANS SON AUTO PUIS A DIT BRAVO POUR LE DÉGUISEMENT, ON DIRAIT VRAIMENT LA FILLE DU DIRECTEUR, MAIS C'EST MOI, QUE JE LUI AI DIT, MAIS ALORS... C'EST PAS TOI, QU'IL M'A DIT : SI SI, JE LUI AI DIT, IL A ARRÊTÉ SON AUTO ET IL M'A DIT DE DESCENDRE, VOUS ME RENDREZ GUSTAVE ?

JE LUI RENDIS SA FOURÉE FAITE DE BOUTS D'UNIFORMES DE DÉTENU.

PAUVRE ROBERT, IL S'ÉTAIT DONNÉ BEAUCOUP DE MAL POUR MOI, PEUT-ÊTRE TROP, C'EST LOUCHE, ET S'IL AVAIT TUÉ MA SOEUR, PEUDRAIT-IL DE MES ABSENCE ? PLUS J'Y PENSE, PLUS JE SUIS CÉRÈS N'D'AVOIR DÉJÀ PENSÉ.

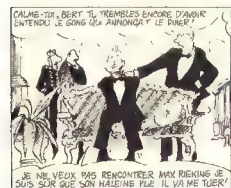
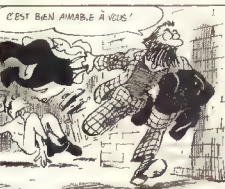
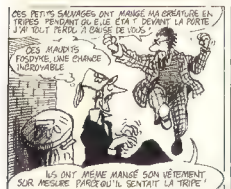
ÇA EXPLIQUERAIT SON DÉVOUEMENT À MON ÉGARD, JE VAIS DEMANDER UNE RÉVISION DE MON PROCÈS.

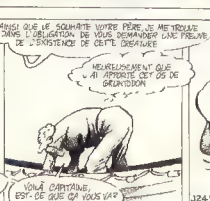
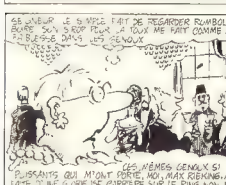
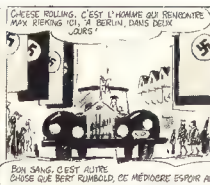
IL FAIT ABSOLUMENT QUE J'Y PENSE.

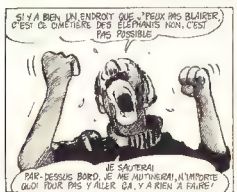
tenu à la main

FOSDYKE SAGA

Bill Tidy







à suivre

FERMEZ VOS GUEULES ET LISEZ...

Comme on a du retard en la matière, on y va en vrac, par éditeurs (ceux qui nous envoient des services de presse ; les autres... vous savez ce qu'on leur fait, aux autres).

GALLIMARD.

C'est un monstre. Ça sort comme des petits pains.

UN. « Folio-jeunesse ». Pas besoin de présentation, au moins deux cents titres parus, ça va d'Andersen à Wilde, à boire et à manger, des couvertures qui vous poussent à acheter, les dessins intérieurs pas toujours à la hauteur. C'est ce qu'on appelle, en tout cas, une « bonne initiative ». D'ailleurs, Poche a démarré cette année un « Poche-Jeunesse » (mais on ne les reçoit pas, monsieur Hachette), c'est significatif.

DEUX. « Récits et contes populaires ». Remarquables dans le

beaux objets, pour ceux qui aiment lire. Ça vous va ?

QUATRE. « Les grands textes illustrés », la plus belle quand c'est bon. Grand format (23 x 30 à vue de nez), même formule que Folio-Jeunesse, mais grand luxe, avec plein de couleurs. Je n'ai reçu que *La guerre des boutons* de Louis Pergaud, encore un enchantement de ma jeunesse, illustré par Claude Lapointe, le type qui a le mieux intégré le style B.D. (il a une parenté certaine avec Giraud) à l'illustration pour enfants, on en a déjà parlé au sujet de Grasset ou d'Harlin Quist, où il travaille aussi. En plus, Lapointe a commencé à donner des dessins au supplément dominical du « Monde ». C'est lui, l'homme qui monte, ces temps. Pour Pergaud, en tous cas, il a su merveilleusement rendre l'ambiance des salles de classe qui

mort), des illustrations pleine page en couleurs, par les meilleurs. Voilà le genre de bouquin qui peut satisfaire aussi bien les grands immenses que les petits tout petits. Inutile de dire que ça louche du côté d'Harlin Quist (des tas de graphistes communs accentuent la ressemblance), mais pourquoi ne pas copier un modèle quand le modèle est bon ? Du lot (20 ou 30 titres parus), je signale particulièrement *Histoire du petit Stephen Girard* de Mark Twain, très moral, illustré par Jean-Claude Nicollet (celui du *Diable aux Humanos*, oui) ; *Babine, le sot* de Léon Tolstoï (très cruel), avec des dessins de Lapointe, mon préféré ; *Devinez l'alphabet*, de P.J. Stahl et Th. Schuler, vingt-six scènes de genre gravées à la fin du siècle par un Suisse, et à l'intérieur desquelles se trouvent les lettres de l'alphabet ; c'est mis en cou-



genre. Une quinzaine de titres, toutes les provinces y passent ou vont y passer, même la vôtre, paysans ! Des récits, des chansons, des photos d'époque ou pas, des gravures, un dictionnaire patois, bref, une somme. Entre parenthèses, c'est plus pour les adultes que pour les enfants.

TROIS. « 10 000 soleils d'or ». C'est la réédition des gros bouquins genre distribution-des-prix : Balzac, Hugo, Dumas, avec les illustrations d'époque (laquelle ?). J'ai sous les yeux le *Quo vadis ?* de Sienkiewicz, cardinal dans le civil, avec les dessins de Minnard qui enchantèrent ma jeunesse, dans les années 1890. Je ne sais pas quoi dire de cette collection. De



Satomi Ichikawa

sentent la godasse, des sous-bois roussis par l'automne et les trognons mal dégrossis des loupiots qui s'agrandissent les narines avec leurs doigts... Pour les autres titres, *Le Lion* de Kessel a l'air pas mal non plus.

CINQ. « Yok-Yok », des petits bouquins carrés, 15 x 15, qui sont des adaptations de dessins animés suisses. C'est pour les tout-petits. Yok-Yok est un lutin qui ressemble à un champignon à cause de son grand chapeau ; il rencontre des tas d'animaux des champs et des bois ; c'est mignon, et ça peut donner aux enfants l'amour des bêtes, c'est pas du luxe.

SIX. On arrive à ma collection préférée, « Enfantimages ». Format 16 x 20, une vingtaine de pages, un texte solide (une nouvelle, qui peut soit être un classique, soit avoir été écrite spécialement par un contemporain pas

leurs par Anne Delobel, une spécialiste. Mais presque tout est très bon... On ajoute que le responsable « enfants » de chez Gallimard est Pierre Marchand, et on lui tire notre grand chapeau rouge.

DUPUIS

Les éditions Dupuis ont publié l'an dernier (c'était, souvenez-vous, l'Année de l'Enfance. A quand l'Année des Maîtresses d'un Soir ?...) une série de dix livres : « Les droits des enfants ». C'est adapté de l'espagnol, il y a *Les enfants qui avaient perdu leur héros*, *L'enfant pleurnichard*, etc. L'attachée de presse de Dupuis m'a fait une lettre en me disant que non, quand même, elle ne pouvait pas m'envoyer les dix titres, mais que néanmoins elle m'en faisait parvenir trois. En principe, la manœuvre de Dupuis devrait

PENDANT QUE J'REGARDE LA TELE

avoir un bon rapport pub/prix puisque je parle quand même de ces bouquins. J'en parle ? Oh, pis non, j'en parle pas ! Vous ne saurez pas si c'est bon ou mauvais, intéressant ou non. Dupuis, la manœuvre n'a pas réussi, ou qu'à moitié. Ces chroniques de livres pour enfants, ça devient un véritable règlement de comptes.

LEON FAURE

Cette nouvelle maison d'édition, plus qu'artisanale aux dires de ses créatrices, publie de jolies petites choses. On en retient *La ville et le vagabond*, de Jean-François Laguionie, celui qui fait du film d'animation. Ce livre est l'adaptation de son court-métrage *Une bombe par hasard*, jadis projeté avant un Michel Devillé, si mes souvenirs sont exacts (*Bye bye Barbara*, son meilleur), et depuis tombé aux oubliettes. Comme ça, on le re-



Philippe Dumas

trouve. Plus original est *Louis et le livre blanc* (Martine Planells pour le texte, Pascale Collange pour les dessins), histoire d'un petit garçon qui s'invente des histoires à travers les pages blanches d'un bouquin. Tout ça manque peut-être un peu de punch, mais ça viendra.

HACHETTE ET CASTERMAN

Vite fait, on signale *Ha ! Si j'étais un monstre*, histoire très drôle d'un garçon (pourquoi c'est jamais une fille ?) qui se prend pour un monstre, texte de Marie-Raymond Farré, dessins (très bons, un peu Lapointe sur les bords) de Philippe Corentin.

Et chez Casterman, *Oncle Ernest et les Ravis* (un chouette oncle qui apporte du rêve à des enfants aux parents un peu trop sérieux), texte de Martin Veyron, dessins de Jean-Claude Denon (ceux qui font de la B.D. ? Oui !) ; et *Mes amis*, de Satomi

Ichikawa, autant dire qu'il n'est pas belge, avec de jolies planches admirablement désuètes et pastel sur les jeux et les ris des chers petits.

L'ECOLE DES LOISIRS

On finit par l'Ecole des Loisirs, qui sort toujours ses bouquins à la cadence de la marée avançant vers le Mont-Saint-Michel (73 titres en 1979). De multiples collections, de multiples formules, de multiples formats, avec toujours les vedettes maison : Maurice Sendak et Tomi Ungerer. Mais on va plutôt signaler aujourd'hui trois noms moins connus...

Philippe Dumas, qui fait textes et dessins (ceux-ci rapidement enlevés à la plume, parfois rehaussés au lavis, maladroits volontairement ou non), est un prolifique qui donne dans un quotidien poétique et parfois genti-

personnage naïf s'égare dans des décors d'un surréalisme à l'usage des poupées, sont des régals pour l'œil. J'aime particulièrement *Crocodile crocodile*, où un reptile quitte son Nil natal pour aller musarder en ville. Ah, ce café tout mauve où s'alignent de belles défraîchies... Ah, ce train bleu-vert, avec les trois petites fleurs jaunes qui poussent entre les rails... Du grand art, ça, madame !

Mitsumasa Anno, enfin (il n'est pas Suisse), dessine à la plume rehaussée à l'aquarelle de fins paysages qui sont à la fois intemporels et a-géographiques, ce qui n'empêche pas que les moindres détails vous y soient familiers. *Ce jour-là...*, la déambulation d'un cavalier dans un paysage campagnard (une trentaine de planches pleine page sans un mot de texte), où on rencontre aussi bien des maisons



« La guerre des boutons » (Lapointe)

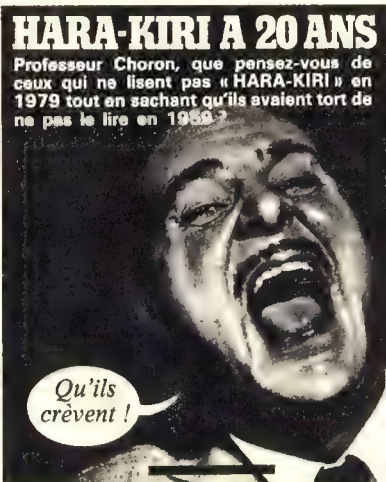
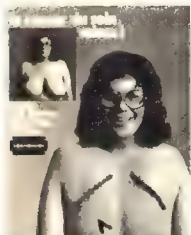
ment absurde, mais sans oublier la petite touche psycho et socio qui ancre ses historiettes dans la réalité... Citons *Les brigands calabrais* (en « Renard poche »), *Menteries et vérités*, dans le genre fausses comptines et, dans le genre plus socio, *Le professeur Octave Ecrouton-Creton* et *Laura sur la route*. Mais ce touche-à-tout a au moins quinze livres à son actif.

Binette Schroeder, tout au contraire, ce sont des gouaches léchées à l'extrême, qu'on ne peut comparer à rien, même si les noms du Douanier Rousseau ou de Paul Delvaux vous viennent fausement sous la touche. Tous les récits qu'elle illustre, où un

médiévales que des voitures modernes, mais sans aucune gêne visuelle, est un chef-d'œuvre, et je pèse mes mots au poids de la baguette de 400 g. *La fleur du roi* est plus traditionnelle, et *Loup-y-es-tu ?* est un jeu : des paysages là aussi, mais où se cachent des dizaines d'animaux qu'il faut découvrir.

Il y a encore beaucoup de livres à découvrir à l'Ecole des Loisirs, mais on en garde pour la prochaine fois. Vous pouvez aussi les chercher vous-même - pourquoi pas directement à la librairie des Editions, si vous habitez Paris : 11, rue de Sèvres, dans le sixième arrondissement.

Andrevon



WHAT'S UP DOC?

SCIENCE-FICTION, EFFETS SPÉCIAUX ET ANIMATION

En regardant défiler sur l'écran 70 mm le lourd ventre de cachalot gris du « Nostromo », le remorqueur de l'espace d'*Alien*, on se dit que l'étonnant, ce n'est plus que les films de S-F actuels nous montrent des vaisseaux spatiaux d'un réalisme à vous décoller la rétine, mais bien que ces engins n'existent pas déjà. Après s'être baguenaudé avec l'équipage décontracté du « Nostromo » dans les soutes grasses du cargo spatial, on s'attend en rentrant chez soi à voir la même chose au journal télévisé, du style « le transbordeur galactique Orion vient de rentrer d'un voyage de 18 mois avec un chargement de minéral en provenance de Bételgeuse. Et maintenant, le résultat des courses... »

Vous vous demandez peut-être ce que viennent foutre ces propos de café du commerce sur la science-fiction dans une rubrique consacrée à l'animation ? Eh bien sachez, petits fripons, que tous vos films de S-F préférés comportent des séquences d'animation. Si l'animation, en tant que moyen d'expression autonome, rame un maximum et a bien du mal à sortir de son ghetto, elle trouve par contre un emploi palpitant dans les longs métrages de S-F... Animation et effets spéciaux sont les deux tentacules, pardon les deux mamelles indispensables aux films de science-fiction. Sans eux, vous en êtes réduit à utiliser des bonshommes déguisés en Godzilla qui piétinent sauvagement des voitures miniatures en plastoc, et là c'est un peu minable, faut avouer.

2001, LE GRAND ANCETRE

Bien sûr, avant toute cette débâche de robots, de soupoues, d'humanoides, de spatonefs et autres bidules qui nous tombent dessus comme le contenu d'un

placard sur la tronche de Gaston Lagaffe, il y a eu le grand ancêtre, 2001, l'odyssée de l'espace. Dans 2001, il y a pratiquement tout ce qu'on peut imaginer comme effets spéciaux ; depuis les transparences utilisées au début dans les séquences de l'aube de l'humanité, jusqu'aux incrustations de prises de vues réelles dans les maquettes d'engins spatiaux. Le fameux trip au-delà de l'infini des séquences finales a été réalisé avec une machine spéciale fabriquée par Douglas Trumbull, le directeur des effets spéciaux, à partir de négatifs très contrastés de peintures Op Art, de circuits imprimés, de photos de structures moléculaires et de cristaux. Il y a aussi la centrifugeuse où se baladent les astronautes du « Discovery ». Dans le film, on a l'impression que l'astronaute cavale tout autour de la roue... En réalité, le type court sur place comme un hamster dans la roue qui tourne. La navette spatiale, la station orbitale, le « Discovery » (le vaisseau spatial qui ressemble à un spermatozoïde) sont bien sûr des maquettes filmées image par image. Toutes les séquences des planètes, notamment le fameux et improbable alignement des satellites de Jupiter, sont animées. Toute l'animation de 2001 a été supervisée par Stanley Kubrick en personne.

Mais le seul truquage de 2001 qui me fasse vraiment marrer, c'est le coup du zèbre. Vous savez, le zèbre mort sur lequel un léopard monte la garde. Eh bien, ce n'est pas un vrai zèbre. C'est un cheval peint en zèbre !

Intérieur du Nostromo en construction



STAR WARS AND CO

Depuis 2001, on a vu arriver *Star Wars*, *Rencontres du 3^e type*, *Galactica*, *Alien*... On nous promet pour bientôt la suite de *Star Wars*, *The Empire strikes back*, et un *Galactica 2*. On retrouve souvent les mêmes spécialistes d'effets spéciaux bossant sur des films différents. Par exemple le tandem Brian Johnson et Nick Alder pour *Alien* et *The Empire strikes back*.

Alien comporte en fait peu de séquences d'animation. Quand les astronautes approchent du vaisseau extra-terrestre abandonné, en plan éloigné, comme trois petites lucioles clignotantes, il s'agit de marionnettes équipées de minuscules ampoules. Le rotoscope a été utilisé pour quelques séquences du



Intérieur du Nostromo en construction



« Nostromo » traversant des champs d'étoiles. Dans *Alien*, parmi les effets spéciaux vraiment novateurs, il y a l'utilisation d'un laser pour créer le mystérieux rayon bleuâtre qui protège la crypte des œufs dans le ventre du vaisseau crashé. Si vous voulez vraiment tout savoir sur le tournage d'*Alien*, procurez vous le superbe numéro spécial publié par « Métal Hurlant ». Plein les mirettes de croquis, de photos de tournage, et surtout l'*Alien* sous tous les angles, tel que n'avez pu que l'entrevoir dans le film.

THE BLACK HOLE : LE PLUS GROS BUDGET DISNEYEN

Les studios Walt Disney se sont lancés aussi dans le film de S.F. avec *The Black Hole*, le projet le plus coûteux de l'histoire des studios de Burbank : 18 millions de dollars.

C'est aussi une révolution de l'esprit Disney : d'abord, le film ne sera pas annoncé par le sempiternel « Walt Disney presents ». Ensuite, c'est le premier film des studios Disney destiné aux adultes, vous imaginez ça ? Même les acteurs ne sont pas ceux qu'on retrouve d'habitude dans les productions Disneyennes : pas de Dean Jones, Don Knotts ou Julie Andrews, mais Anthony Perkins, Robert Forster, Maximilian Schell...

The Black Hole est réalisé par Garry Nelson. Le thème du film : une monstrueuse plateforme spatiale, le « Cygnus », est happée par un trou noir... On ne sait pas grand-chose de ce qu'il advient après, le secret étant bien gardé : pour éviter toute fuite, une partie de l'équipe ne connaissait que le début et l'autre la fin ! Parano intense !

Deux modèles identiques du « Cygnus » ont été construits. Ils sont montés différemment sur des barres de contrôle pour permettre de filmer le « Cygnus » sous tous les angles. Contrairement aux maquettes de *Star Wars* et compagnie, le « Cygnus » n'est pas en plastique, mais il est composé de centaines de minuscules pièces de métal tournées à la main.

Peter Ellenshaw, qui travailla sur les décors de 20 000 lieues sous les mers, supervise tout le look du film. Il a délibérément écarté tout ce qui est devenu cliché dans les films de S.F. Il y aura, paraît-il, des séquences époustouflantes dans *The Black Hole*. Par exemple des combinaisons de peintures et d'éléments en prise de vue réelle incrustés, le tout filmé avec des mouvements de caméra ahurissants de complexité rendus possibles par l'utilisation d'une caméra couplée avec un ordinateur. Ce système, baptisé ACES (Automated Camera Effects System), a été mis au point par les techniciens de Disneyland, spécialisés dans l'audio animatronique. « Avant d'avoir ces computers », explique un membre de l'équipe, « c'était vraiment à chaque fois un quitta ou double. Ça nous prenait des jours pour faire une simple impression combinée, et dans 60 pour cent des cas, on se plaignait au premier coup, et il fallait recommencer encore et encore... » Les techniciens ne sont pas les seuls à en chier avec les effets spéciaux... Les acteurs ont aussi des problèmes, comme l'explique Robert Forster : « La plupart des trucs qu'on a à faire sont complètement irréels. Je

dois réagir à des choses qui ne sont même pas là ! »

The Black Hole sort aux Etats-Unis en décembre, mais on ne le verra probablement pas en France avant la rentrée 1980...

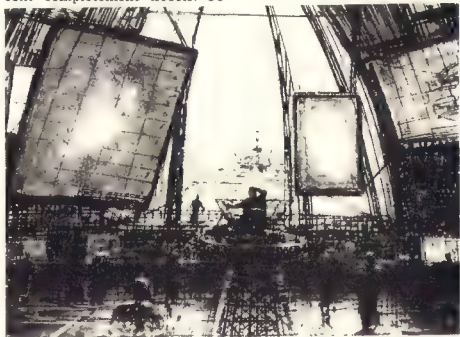
DEUX FLASH GORDON : UN EN CELLS, L'AUTRE EN CHAIR

Ce qu'on verra peut-être plus tôt, ce sont les deux *Flash Gordon* que produit Dino De Laurentiis.

Le premier est en prise de vue réelle, et va coûter dans les 20 millions de dollars. L'autre est un dessin animé classique, réalisé par les studios Filmation avec un budget de... 2,5 millions de dollars. Il s'agit d'une série destinée à la télé américaine, mais qui sera distribuée dans les cinémas en Europe. Ce *Flash Gordon* sera en animation T.V., « limited animation », style Hanna et Barbera, mais on nous promet plein de surprises, d'arifices et de gadgets pour faire passer la pilule. Comme pour les autres films de S.F. des modèles réduits ont été construits, destinés à être rotoscopés pour aider les animateurs. Pour les ignares qui ne lisent pas régulièrement *What's Up Doc*, rappelons que le Rotoscope est un appareil qui permet de décalquer image par image un film en prise de vue réelle... On aimerait ne pas avoir à le répéter. Le prochain coup, c'est cent fois la définition du Rotoscope à copier. A part ça, le Seigneur des anneaux, le nouveau Bakshi, sort le 23 janvier à Paris. On en recausera.

That's all, folks !

Rivoire et Carret



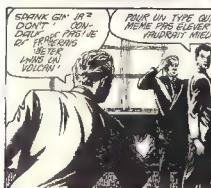
Une esquisse du Cygnus - *The black hole*

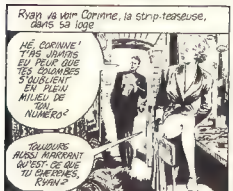


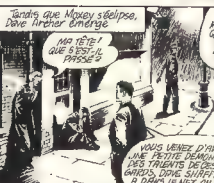
BUCK RYAN

John Layton, ancien mason devenu entrepreneur et millionnaire











Pendant ce temps, au Green Turtle Club

ALORS, BORRER, NE ME DIS PAS QUE C'EST DAVÉ ARBÈRE QUI T'A ANNULÉ COMME ÇA

C'EST RYAN, IL NOUS AVAIT SAUVÉS, ON S'EST LÂSSÉ SURPRENDRE



RYAN, HEIN? ET IL VOUS A CRÉVÉ UNE DES GRANDES GUEULES? J'AI ENCORE UNE PLACE DE DAME-PIPI, SI VOUS VOULEZ?

ÉCARTSE, VITO. JE FAIS RIEN BORRER!



J'ESPÈRE! J'EN AI MAR QU'UNE DE CE AIR RYAN, JE NE SAI PAS CE QU'IL VEUT, MAIS FAUT QUE ÇA s'ARRÊTE NET. SUREMENT NET!



RYAN EST VENU TE VOIR CORINNE QU'EST-CE QU'IL VULAIT?

GUIN, RIEN, VITO JUSTE ME VOIR



RYAN NE FAIT JAMAIS RIEN POUR KIEH IL EST VENU ICI ONCHERIER QUELQUE CHOSE JE VEUX SAVOIR QU'IL AILLET, KACOTE, VITE!

WTO! TU ME FAS MAL!



Corinne parle

AH, LE VIEUX LAYTON L'À ENCORE POUR ELISABER GINA DE MOI JE NE SUIS PAS ASSEZ BIEN POUR CETTE PETITE GARME DE FILLE D'ENTREPRENEUR DE LA GOUT D'AVAI LES VOS LEUR PONDERS DE PELLE S'EMER-VER!



LE MYSTÈRE À LA TABLE DE GINA, WARIO, PAS QU'UNE LE CHAMPAGNE, ON CÉLÈBRE NOTRE FUTUR.

CAMPBIS, RAYON



Gina Layton boit trop.

TU Y ES, CARISSA, MA JUE TE KANENE À LA MASON

MAIS IL EST ENCORE ROY CHÈRE ON PEUT ALLER CHEZ MOI BOIRE UN ERRE, A MOINS QUE TU AIES PEUR?

J'VEUX PAS RETENIR, VITO J'VEUX RESTER AVEC ROY J'VEUX UNE PINGUE COUPE DE CHAMP...



QUI A PEUR ALORS? ALORS?



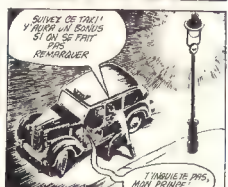
SI ON ME DEMANDE J'SUIS CHEZ MOI FAUT QUE ÇA SOIT VRAIMENT URGENT POUR QU'ON ME DEMANDE T'ES CAMPBIS?

OUI, J'AI PIÉ, BOSS



Mais Ryan est revenu, pris d'un dissentiment

SHAFFINO ET GINRIE ME DEMANDE QU'IL L'EMMÈNE À CHEZ ELLE? NOW, IL VA SE LA FAIRE!



SUIVET CE TAXI! Y'AURA UN BONUS SI ON SE FAIT PAS REMARQUER

T'INQUIÈTE PAS, MON PRINCE!



Le taxi de Ryan arrive à destination, devant chez Shaffino

ET VOULÀ LE TRAVAIL!

MERCI, VIEUX TIENS TON PROPOSER, TU L'AS MERITÉ!



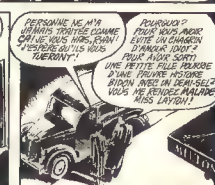
JE RESTE PAS LONGS-TEMPS, CHÉRIE, JE CROIS QUE J'AI UN PEU PORTÉ

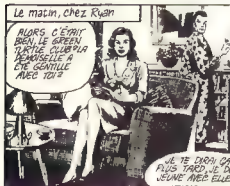
PAS DU TOUT, CARISSA ME QU'IL TE FAUT, C'EST UN BUTIR, INKIN, BING! TE REMONTER, CROS-MOI!

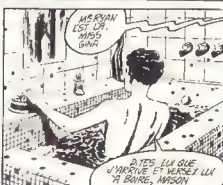


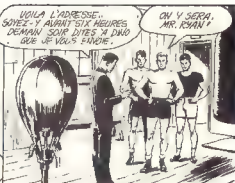
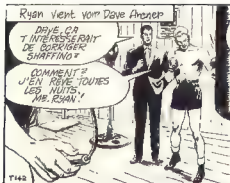
TU M'YANNES VRAIMENT, VITO? TU NE ME FAS PAS MARCHER, HEIN?

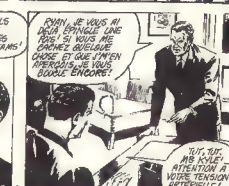
GINA, CHÈRIE TU SAIS QUE JE T'AIME! BIEU, NE ME QU'IL VIVRE SANS TOI! VIENS PLUS PRÈS DE MOI.

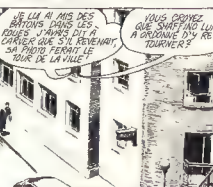


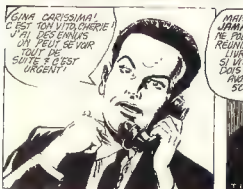
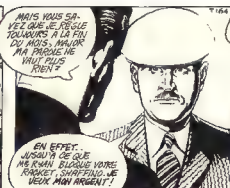






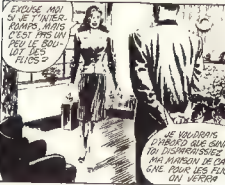
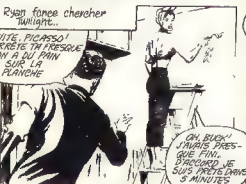








...et Ryan rejoint les amoureux réconciliés...





VEILLE SUR GINA, TWILIGHT. JE RESTE ICI POUR FAISSER LES MORCEAUX!

ESSAYE DE RESTER ENTER, MISTER BUCK RYAN! JE T'AI MIS EN TUE, TU SAIS?



Mais un des hommes de Shafford les surveille...



SUIS-LES, MARCO! PELLE-MOI PLUS TARD!



RYAN! N'OUS A DEVAANCÉ! QUELQU'UN NOUS A RAJAN LES QUI ÇA PEUT ÊTRE, CHOPPER?



C'EST MOI! J'AI ENCORE ME FAIRE POUTRE AU ROLIN!



QUELQU'UN M'A TROMPÉ, SI J'ARRIVE JE METS LA MAIN DES-SUS, QU'ÇA PEUT ÊTRE...



Ryan prévient le père de Gina Layton.



GINA EST, EN LIEU SUR, LAYTON SHAFFORD NE LA TROUVERA PAS.



MAIS ENFIN, RYAN, EST CE QUE CE N'EST PAS LE BOULOT DE LA POLICE DE FAIRE DES MENACES DE KIDNAPPING!



AVEC QUELLES PREUVES? MA PAROLE? VOUS NE SAVEZ PAS, MAIS L'INSPECTEUR KYLE A UN TROIR VIDE LA ATTEND MON SCALP!



Ryan a de la visite.



ÉCARSEZ, RYAN! J'ATTENDS DES EXPLICATIONS!



J'AI MIS MES HOMMES DANS COMMERCIAL STREET, SELON VOS SUGGESTIONS. IL NE S'EST RIEN PASSÉ! VOUS AVEZ UN RUMES RYAN, MANISSEZ LA COMMISSAIRE?



CONTINUEZ, J'ATTENDS.



SHAFFORD, DIT UN PAQUET DE PHANON A DES DENS QUI N'ONT PAS LE SENS DE L'HUMOUR. IL A DÉCIDÉ DE KIDNAPPER GINA LAYTON POUR REMPLIR SON TROIR CUSSE. MAIS J'AI PARÉ LE COUP...



SHAFFORD VEUT ENLEVER GINA LAYTON ET VOUS M'AVERTISSEZ PAS?



DITES-MOI, RYAN... OU DIABLE DÉMENTEZ-VOUS VOS INFORMATIONS?



AVEC MA RÉPUTATION, VOUS PLAISANTEZ, INSPECTEUR!



JE SUIS ARRIVÉ AU REPAR'S DIGEST... ET JE PAVE RÉGULIÈREMENT.



OKAY... PEU IMPORTE, MAIS JE VEUX QU'ANDMÈME LE TYPE QUI A TUÉ CARVER KELLY.



RYAN, SI C'EST VRAI, RÉVÉLÉZ QUE COMMERCIAL STREET, JE VOUS GARANTIS QUE JE...



ÉDUCITEZ KYLE. VOUS VOULEZ QUELQUE CHOSE, JE L'AI. C'EST UN MARCHÉ RÉGULIER!



J'ADOPTE RAIS, GINA D'PERSONNE, RYAN! J'AI ENCORE ME DEMANDEZ UNE FAVEUR, JE NE PEUX RIEN VOUS REFUSER!



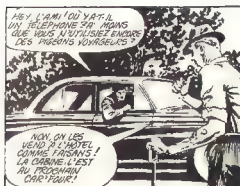
Vous m'avez collé au ballon pour sur moi, inspecteur. Quand vous m'avez demandé une faveur, je ne peux rien vous refuser!



Cependant, Twilight et Gina Layton arrivent au domicile de Ryan.



NOUS Y VOILA, GINA LES SEULS PROCHETEURS DU CANY. C'EST LE LATTIER ET LE FACTEUR!



Marco indique à Shaffino la cachette de Twilight





Il a vingt-deux ans, a débuté à dix-sept, est devenu en peu de temps un des meilleurs illustrateurs de musique du moment, au point que l'étranger le recherche avec avidité. Spécialiste des dessins en coin de journal, boucheur de trous s'il en fut, il a aussi un sens aigu de la concision qu'il lui fait raconter une histoire entière dans une seule case. Son premier album, *Le dessinateur espion* (Humanoides associés), l'an dernier, était un balbutiement talentueux. Son *Captain Future* va faire un malheur. En compagnie de son scénariste et pote Philippe Manœuvre, il a parlé dans le magnéphone, mais très peu, parce que Manœuvre est très bavard et commence ses phrases plus vite. Il s'agit de :

SERGE CLERC

- *Tes histoires en un seul dessin sont souvent meilleures que tes planches. Pour les histoires longues, t'as souvent besoin d'un scénariste. Pourquoi ?*

S. Clerc : Je n'ai pas encore eu le temps de bien bosser mes scénarios. Sur une page, c'est plus simple. Si je travaille, je ne serai pas plus mauvais qu'un autre (rire). J'ai beaucoup d'idées éparées, sur quarante-cinq pages faut être cohérent, mais je travaille sur une histoire longue, là.

- *C'est bizarre que tu sois entré dans la BD par le biais du crobard, ce n'est pas la démarche habituelle (les éditeurs n'en veulent pas, le grand public non plus).*

P. Manœuvre : Cela dépend du domaine où tu le fais. Il faisait des crobards rock, il est entré à *Rock & Folk*, puis le *New Musi-*

cal Express a accroché, ils repassent nos cassettes de Noël de « Rock city » en ce moment (surprise de Clerc pas au courant). Clerc, c'est un pain béni pour les éditeurs : tu as un trou, hop, un crobard ! En un dessin, il résume quelque chose parfaitement dans le ton. C'est avant tout un dessinateur de presse. Quand il est arrivé à *Métal Hurlant*, il vivait dans un placard avec juste une TV couleur et une chaîne stéréo, dans le XVIII^e, et il n'en sortait que pour amener ses dessins. On a commencé « Rock city » qui a fait le tiers de l'album *Le dessinateur espion*. On a fait des chansons illustrées, qu'on interprétait : parfois les musiciens nous trouvaient gonflés. Puis on en a eu marre du rock, on a voulu faire de la S.-F. On avait le titre, *Captain Future*. J'étais frappé par tous ces dessinateurs qui abandonnaient leur héros (Gir ne voulait plus de Blueberry, Druillet plus de Lone

Sloane), on a donc dessiné au contraire un héros, et même un super-héros, un crétin notoire, un cadre qui à la fin sait se battre, tomber des nanas et conduire une fusée.

- *Comment perçois-tu les nouvelles tendances de la BD, par exemple ceux qui, dans Métal reviennent au récit traditionnel, ou au rétro déconnaissant, ou dans BD Hebdo aussi ?*

S. Clerc : Je suis un peu influencé par ça aussi, des grandes histoires, des trucs carrés, avec moins de crobards dans tous les sens. J'ai envie de changer, faire un épisode de cinquante planches. Au début, à *Métal*, quand Moebius ou Bilal ont commencé à faire des trucs différents, les jeunes dessinateurs ont fait un peu la même chose. Mais maintenant, ça revient...

P. Manœuvre : ... ils se rendent compte qu'on les obligeait à penser dans une ligne précise, on leur interdisait de faire de la S.-F. (*Pilote*). Une fois qu'on a décapsulé tout ça (*Echo des Savanes*), ça a explosé, puis après ils ont fait des histoires adultes. Dans *Captain Future*, on a intégré des scènes de viol collectif, mais sans plaisir de choquer, c'est adulte, c'est comme au cinéma, c'est admis.

- *Avant, ces scènes auraient été le but de l'histoire, maintenant ça fait partie de la narration, comme le reste.*

Manœuvre : En tant que scénariste, je fais toujours la même histoire, pompée aux comédies américaines : a boy meets a girl (rire). Qu'est-ce qui intéresse plus les gens ?

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES





— On voit arriver des débutants qui, d'emblée, racontent des histoires...

Manœuvre : Et le succès de Pratt, de Tardi, d'Alack Sinner surtout. D'un seul coup il y a des histoires qu'on vit au premier degré, comme quand on lisait « Tintin » quand on était gamins. Je vois passer des histoires qu'on nous amène, les albums qu'on va sortir en 80, on se retrouve dans la même position que dans le rock en 1967. D'ailleurs, en France, la BD c'est le rock : les mecs n'ont pas les moyens d'acheter des guitares, mais ils dessinent tous. Serge a fait une évolution durant la série. Au début de l'histoire, tu as le vieux Clerc, avec des détails vachement tortillés, puis, pressé par le temps, il s'est mis à épurer, le trait a bouillonné...

— Et aussi au début tu faisais des traits, maintenant tu fais du noir et blanc. Tu emploies le noir et ton dessin y gagne. On peut raconter ce qu'on veut avec ça, regarde Tintin au pays des Soviets, c'est mal dessiné, le scénario est immonde, mais y a un rapport noir-blanc fabuleux. C'est Hergé qui a inventé ça, je crois. Regarde aussi les couvertures ratées pour « Futurama », la couleur bousillait tout.

Manœuvre : Ce qui me plaît bien chez lui, c'est sa culture américaine. Il fait la chasse aux comic-books, et puis les films, les disques, le folk, les pulps, les lettrages, c'est un véritable entonnoir... A une époque, il travaillait en regardant la TV, il se faisait taper sur les doigts par Moebius qui lui disait : « Tu ne dessines que des plans moyens, jamais de grand angle. » C'est seulement dans « Captain Future » qu'il a commencé à intégrer des décors...

Clerc : C'était une simple difficulté de dessin, j'arrivais pas. Les plans éloignés, je ne savais pas les faire, j'avais peur que ce soit dégueulasse...

— Quand on demande aux gens : « Qui vous a influencé ? » on oublie le principal. Souvent ce ne sont pas les histoires, les personnages, ni le coup de crayon, ce sont les ambiances, les décors... Tu vois, des mecs comme Schlingo, qui ne dessine pas

comme les Belges ou Segar, mais ses décors sortent de Tintin, les bras de Josette de Rechange sont ceux de Popeye, etc.

Manœuvre : Pour « Captain Future », on a intégré une quantité monstre de docs, de photos, des vieux films, des pulps...

Clerc : Chaland et Cornillon ont cette culture Tillieux-Jacobs, mais je l'ai aussi, je ne suis pas dépaycé quand je les vois.

Manœuvre : La culture belge est inhérente, tout le monde connaît. Alors que la culture américaine, peu de gens connaissent les comix, Kubert, le Shadow ou Fu Manchu.

Aux Humanos aussi : Caza, un gros album avec le meilleur du maître cévenol.

Chez Audie, outre le second Cabanes, Contes fripons, si beau, le retour d'un génie, Patrice Leconte, avec Gazul et Cie., dont on attend qu'il s'y remette d'urgence.

Au Dernier Terrain Vague, encore un album des Freak Brothers, dont on ne se lasse jamais.

Chez Dupuis, Les dernières enquêtes de Gil Jourdan, avec un Tillieux aidé de son assistant Gos, de petites histoires qui nous rendent nostalgiques.

Chez Glénat, ne pas rater Ernie Pike, début d'une chouette série ancienne de Pratt, et le Felina de Goetzing et Mora, belle histoire rétro.

Au Triton, les Nuits blêmes de Corben, du sûr, et le second Martin Veyron, Plus lourd que l'air, une des bandes les plus modernes du moment.

Au Square, ceux qui n'ont pas acheté Lycaons de Barbier ne méritent pas qu'on continue à leur faire des bandes dessinées.

Aux U.S.A., Jay Lynch et Gary Whitney ont fait un petit comic-book de leur Phoebe, la vieille dame qui nourrit les pigeons, qui passait en feuilleton dans le « Chicago Reader ».

Enfin, chez Denoël, Elisabeth Gille commence la magnifique série de romans de S.-F. illustrés par les génies anglais. Par pitié, ne ratez pas le Harrison Jim Burns, un des plus beaux livres d'images de tous les temps.

— En même temps, dans tes bandes tu parles de la culture de maintenant. Tous ceux qui croberaient sans arrêt ont ce même regard sur ce qui les entoure. Tu veux connaître les années 60-70, tu ouvres les carnets de Crumb, y a tout. Rien que la tronche des mecs, c'est essentiel pour piger une époque.

Manœuvre : Il suffit de décrire un personnage à Serge pour qu'il le dessine. Avec Michelangeli, on avait dû réaliser toutes les planches au Polaroid avant et il a tout recopié. Serge, lui, a un sixième sens BD ; si on lui demande un groupe de rock, pas besoin de lui donner un modèle de batteur, il fait fonctionner ça tout seul. Dans « Captain Future », on a fait passer un max de rock, le chef des pirates c'est le chanteur des « Dead Boys », les pirates sont des punks... On voulait faire des plans dickiens d'univers qui se croisent. Si on fait la suite, il retrouvera le livre du vieux Captain Future des années 30.

— Et en ce moment, tu fais quoi ?

Clerc : Un bouquin illustré avec Manchette pour Hachette (coll. Eclipse). Je prépare « Mégaville », une histoire dickienne. Je me dis que je lui pique des trucs, sans le faire exprès, mais je suis imprégné de ça.

Manœuvre : Un mot comme le « conapt », on ne peut pas passer à côté maintenant... Jusqu'à trente ans, un dessinateur absorbe, et ensuite recrache, comme Moebius. Si à vingt-deux ans tu fais du nombrilisme, c'est raté. Le dessinateur moyen doit voir la TV, des films, aller à des concerts de rock, sinon il a des manques.

— Parle-moi de ton zine.

Clerc : Absolument live, c'est vieux. Il y avait aussi Tugdual, qui était bien plus fort que moi (ricanement), et un copain qui faisait les scénarios. Ça correspondait à l'époque des zines, c'était de la BD, mais pas sur les dessinateurs de BD. Il y a eu deux numéros, mais on n'en a pas vendu deux cents exemplaires...

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier

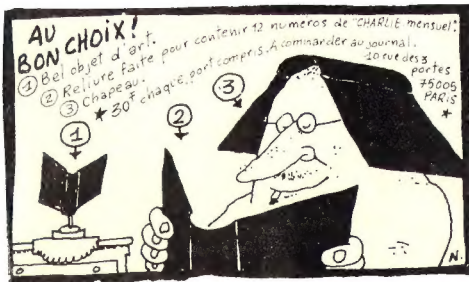
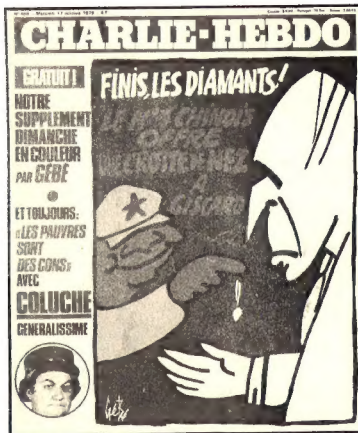
EN VENTE PARTOUT 6F

Tous LES MERCREDIS

L'ACTUALITE A COUPS DE POINGS DANS LA GUEULE

24 PAGES ★ 8 PAGES COULEUR

ET LA RUBRIQUE DE COLUCHE: "LES PAUVRES SONT DES CONS"



LA COLLECTION RELIÉE DE CHARLIE HEBDO 1978 EST ARRIVÉE!

COUVERTURE TOILÉE

ON NE LUI RÉSISTE PAS!





Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

